Éditions diverses

Livi Andronici, *Odusia*. Introd., texte et trad. italienne par Enrico Flores (Collection « Forme materiali e ideologie del mondo antico », nº 39) : Naples, Liguori Editore, 2011, 68 pages.

La prestigieuse collection « Forme materiali e ideologie del mondo antico », dirigée par le Professeur E. Flores, s'enrichit d'un nouveau volume consacré à l'édition critique avec traduction italienne des fragments de l'*Odusia* de Livius Andronicus. De fait, ce livre est l'aboutissement d'un travail éditorial magistralement mené par un éminent spécialiste de la littérature latine archaïque, qui a déjà fait bénéficier la communauté scientifique d'une nouvelle édition critique de l'œuvre épique d'Ennius : témoins, dans la même collection, le nº 33 (Quinto Ennio, *Annali. Libri I-VIII*, vol. I, a cura di E. Flores), le nº 35, (Quinto Ennio, *Annali*, *Libri IX-XVIII*, vol. III, a cura di E. Flores) ; sans compter la part prépondérante qu'E. Flores a prise aux commentaires collectifs de ces livres dans les vol. II et IV [nº 34 et 36]), enfin le nº 38 (Quinto Ennio, *Annali. Frammenti di collocazione incerta. Commentari*, vol. V a cura di G. Jackson, D. Tomasco), qui s'appuie sur l'édition des fragments procurée par E. Flores et accompagnée d'une traduction dont il est l'auteur — précision importante, et malheureusement manquante, qu'il convient d'apporter au compte rendu de cet ouvrage par moi-même dans le volume 88 (2010) de la *REL*, p. 288-290.

Les spécialistes de la littérature latine archaïque se réjouiront de cette nouvelle édition du poème de Livius Andronicus, fondateur à Rome du genre épique. C'est ainsi que la substantielle introduction (p. xi-xxiii) témoigne du souci qu'a le Professeur E. Flores d'étudier une forme littéraire destinée, selon lui, à un public d'auditeurs plutôt qu'à un public de lecteurs. E. Flores s'écarte cependant, pour le prouver, de la méthode mise en œuvre par l'école allemande, représentée principalement par F. Leo et reprise par F. Arnaldi : à cette approche, fondée sur des impressions subjectives, il a eu à cœur de substituer un angle d'attaque plus rigoureux prenant en compte les dimensions sociologique et anthropologique du phénomène de l'oralité. E. Flores réfute en somme l'opinion, communément admise, de l'émergence d'une littérature latine au milieu du IIIe siècle av. J.-C., sous l'influence de petits cercles comme celui des Scipions, par l'intermédiaire d'intellectuels initiés à la culture grecque. Ainsi seraient nées des œuvres composées sur le modèle hellénique pour satisfaire les goûts d'un lectorat restreint, capable d'en apprécier les finesses. Or il s'agit là, selon E. Flores, d'hypothèses hautement fragiles et totalement invérifiables. On ne saurait donc considérer, à la suite de Sc. Mariotti (*Livio Andronico e la traduzione artistica*, Urbino, 1986, 1re éd. 1952) que l'*Odusia* de Livius Andronicus s'adressait à une élite attentive aux qualités de traducteur et de créateur du poète — à moins de s'opposer aux résultats des recherches sur les littératures orales initiées par Milman Parry (1902-1935) et poursuivies depuis.

Car E. Flores, qui a consacré de nombreuses publications à la littérature en tant que manifestation culturelle (cf. la bibliographie de l'ouvrage, p. 54), s'appuie sur un témoignage significatif d'Aulu-Gelle (*Noct.*, 18, 9, 5) qui affirme avoir consulté à la bibliothèque de Patras un *liber* intitulé l'*Odyssée*. Or l'emploi du terme *liber* correspond tout au plus, selon E. Flores, à 1 500 saturniens, soit à

quelques chants d'Homère seulement. E. Flores en conclut donc raisonnablement que Livius Andronicus n'avait adapté en latin qu'une partie de l'épopée grecque, et non la totalité. Il réhabilite ainsi la thèse de B. G. Niebuhr (1776-1831) et approuve la remarque formulée en note par E. V. Marmorale (*Naevius poeta*, Florence, 1967, p. 242). En réalité, si l'œuvre de Livius Andronicus ne reprenait que des extraits du poème homérique, c'est parce qu'elle était destinée à être auditionnée lors de *recitationes* par un vaste public et non à être lue par un petit nombre de Romains cultivés. C'est pourquoi, le second temps de la démonstration d'E. Flores porte sur les destinataires de l'*Odyssée* latine. E. Flores insiste, à cet égard, sur le fossé culturel qui séparait les habitants de la Grande-Grèce — en contact avec le monde gréco-hellénistique — de ceux de l'aire latino-italique chez qui les formes inchoatives de littérature écrite voisinaient avec celles des littératures orales (telles que les pièces de théâtre ou les hymnes religieux) et en portent la marque. C'est ainsi que même les œuvres épiques de Livius Andronicus et de Naevius ont subi l'empreinte de textes, certes écrits, mais en vue d'une interprétation vocale ou d'une déclamation théâtrale. Dans le cas de Livius Andronicus, on ne peut manquer, en outre, d'établir une nécessaire corrélation entre l'*Odusia* et la production dramatique dont les dates de composition sont à peu près concomitantes. En effet, le mode de diffusion du poème homérique en Italie du Sud, par le biais de lectures spectacles organisées, comme les tragédies et les comédies, dans l'espace théâtral, avait dû grandement favoriser l'emprise du genre dramatique sur l'épopée. Les pratiques culturelles du moment ont probablement conduit Livius Andronicus à offrir au public latin non point l'ensemble de l'œuvre d'Homère mais une suite d'extraits judicieusement choisis.

Au reste, toujours selon E. Flores, pour autant que nous puissions en juger au vu des fragments subsistants, les techniques poétiques et les schémas utilisés prouvent, là encore, l'intention première du poète : celle de capter l'attention et de charmer les oreilles d'un auditoire différent de celui de l'Italie du Sud. Ainsi s'éclairent les raisons profondes de la substitution du saturnien à l'hexamètre : ne pas choquer les habitudes auditives s'imposait comme une précaution élémentaire. Dans le même esprit, Livius Andronicus a centré tous ses efforts sur la latinisation de l'onomastique et de la théonymie (*Camena* pour Μοῦσα ; *Morta* pour Μοῖρα ; *Ulixes* pour Ὀδυσσεύς) — à l'inverse de ce que l'on observe dans les pièces de théâtre. Plus qu'à une traduction automatique de la langue homérique, Livius Andronicus s'est appliqué à restituer la teneur du poème originel en des termes reflétant la culture spécifiquement latine. Mais toute son ingéniosité a consisté à opter pour un poème doté de toutes les propriétés de la langue orale. Même le pathétique de certains vers ressortit à une volonté d'émouvoir un auditoire plutôt qu'un lectorat. Par conséquent la priorité pour Livius Andronicus comme pour Naevius n'était ni l'imitation de modèles grecs ni l'émulation, mais l'ardente obligation d'interpeller un auditoire latin accoutumé à certains rythmes, à certaines sonorités, à un certain lexique. Il n'est donc guère étonnant que l'on retrouve dans la version livienne de l'*Odyssée* les procédés rhétoriques et stylistiques de la langue latine archaïque : homéotéleutes, paronomases, figures étymologiques, allitérations, caractéristiques d'une langue orale susceptible d'être comparée à la poésie orale africaine telle que l'a décrite Léopold Sédar Senghor et que l'a théorisée P. Zumthor. Ce dernier souligne notamment l'importance de la répétition de strophes, phrases ou vers, de groupes syntaxiques ou de constructions grammaticales, de phonèmes ou de mots, sources d'effets de sens. Dans cette optique, la prévalence de la parataxe par rapport à la syntaxe, chez Livius Andronicus et chez Naevius, constitue une preuve supplémentaire de la destination orale de leurs poèmes (*contra* M. Barchiesi, *Nevio epico*, Padoue, 1962). Autre trait marquant de l'oralité

de l'épopée traduite : les procédés mnémotechniques et l'invocation à la Camène, que le rhapsode Andronicus convoque à ses côtés afin de se remémorer dans leurs termes exacts et leur juste succession les vers de l'*Odyssée* promis à son auditoire. L'édition des fragments proposée par E. Flores reprend, pour l'essentiel, l'ordre retenu par W. Morel (*Fragmenta Poetarum Latinorum*, Stuttgart, 1975 = réimpr. anast. de l'éd. de 1927), mais n'admet comme authentiques que 32 fragments alors que Sc. Mariotti (*op. cit.*) en reconnaît 33. Figurent aussi dans l'édition d'E. Flores deux fragments d'attribution incertaine qui proviennent vraisemblablement du *Bellum Punicum* de Naevius, ainsi que quatre fragments « pseudoandroniciens » probablement issus non de l'*Odyssia uetus* mais d'une *Odyssia noua* datée de la seconde moitié du IIe siècle av. J.-C. E. Flores exclut par ailleurs huit fragments abusivement rattachés à l'œuvre de Livius Andronicus par certains philologues et s'en tient, sur ce point, à l'argumentation de Sc. Mariotti (*op. cit.*, p. 57 *sq.* et p. 60 *sq.*) dont il adopte aussi la doctrine en matière de graphie (les formes archaïques ne sont reproduites que si elles correspondent aux seules transcriptions en usage à l'époque du poète). E. Flores se démarque cependant et de F. Leo et de Sc. Mariotti à propos de l'hiatus qu'il convient, selon lui, de maintenir afin de préserver la structure du vers saturnien.

Le texte latin de chaque fragment, soigneusement établi par E. Flores, comporte, à la suite, une traduction italienne (élaborée par E. Flores) ainsi que le(s) vers d'Homère transposé(s) par Livius Andronicus. Viennent ensuite le schéma métrique du vers latin et le texte de la source. L'apparat critique est le fruit d'une méthode déjà magistralement illustrée par E. Flores dans les éditions des *Astronomica* de Manilius, du *De rerum natura* de Lucrèce et des *Annales* d'Ennius. On y trouve un aperçu diachronique de toutes les interprétations des philologues qui se sont succédé depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours ainsi que des jugements sur leurs points de vue. E. Flores s'oppose ainsi, pour le célèbre frg. I, à la leçon préconisée par P. Kruschwitz (2008) : *uersutum* au lieu de *uorsutum* retenu par E. Flores. D'autre part, la vision synoptique du texte latin et de l'original grec se révèle fort instructive : elle met en évidence que certains fragments résultent d'une *contaminatio* de plusieurs passages d'Homère appartenant à des chants différents, indice d'un travail de réécriture en profondeur du poème de base. Pour les *fragmenta dubia*, E. Flores s'est montré plus rigoureux que W. Morel : comme L. Havet, il attribue le frg. XXXIII Flores au *Bellum Punicum* de Naevius, mais le range après le frg. 39 Morel (et non après le frg. 5 Morel comme L. Havet). Par ailleurs, il considère les fragments « pseudoandroniciens » comme des hexamètres et rejoint ainsi l'analyse de Merula reprise par certains savants modernes, mais abandonnée par d'autres qui avaient cru y reconnaître une variante de saturniens.

Enfin, le *conspectus librorum* indique clairement les références des livres et articles utilisés par E. Flores. Rien de ce qui concerne l'*Odyssée* latine n'a échappé à son enquête bibliographique, pas même l'*Anonymus Leidensis* de douze pages, ébauche d'édition découverte à la Bibliothèque universitaire de Leyde par Mariantonietta Paladini. La plupart des titres cités portent sur les éditions antérieures de l'*Odusia*, sur des problèmes d'établissement du texte ou des questions de métrique. D'autres études mentionnées ont trait à la poésie latine archaïque, au vers saturnien en général, à la langue latine archaïque, à l'aspect littéraire de l'œuvre livienne et au contexte socioculturel qui a présidé à son éclosion. Les remarques personnelles de l'auteur constituent une sorte de prolongement à la lecture des pages précédentes. E. Flores exprime notamment le regret de n'avoir pu consulter la seconde partie du livre de M. Duentzer (*L. Livii Andronici. Fragmenta collecta et inlustrata*, Berlin, 1re partie, 1835 ; 2e partie, 1874) consacrée, apparemment, à l'*Odusia*. On relèvera aussi l'émouvant hommage rendu à la qualité des travaux de L. Fruitiers

(1542-1566) prématurément disparu. Ailleurs, la bibliographie fournit à E. Flores l'occasion de réaffirmer ses prises de position (ainsi p. 57 à propos du livre de J.M. Kearns qui recueille sa pleine approbation, à l'inverse de l'article de G.A. Sheets, p. 63).

Ainsi, méthodologiquement exemplaire et scientifiquement exhaustif, l'ouvrage d'E. Flores s'avère désormais incontournable pour les spécialistes de littérature latine archaïque. L'entrée en matière ouvrira de nouvelles perspectives aux historiens comme aux philologues, tant pour l'histoire culturelle que pour l'histoire littéraire. Mais surtout, pour les lecteurs des textes de l'Antiquité que nous sommes devenus — à la différence des premiers bénéficiaires de ces œuvres qui furent d'abord des auditeurs — l'édition critique de l'*Odusia* élaborée par E. Flores offrira le plaisir de la redécouverte, avec le texte grec d'Homère en regard, d'un des premiers monuments de la littérature latine. On ne peut donc manquer de se réjouir de la parution prochaine (annoncée p. xxiii, n. 14) du commentaire de l'œuvre, confié par E. Flores aux soins de sa disciple Mariantonietta Paladini.

Aude Lehmann.

Carmelo Salemme, *Lucrezio e la formazione del mondo.* De rerum natura *5, 416-508* (Collection « Studi latini », nº 73) : Naples, Loffredo, 2010, 116 pages.

Après avoir étudié une partie du sixième livre du *De rerum natura* (*Le possibilità del reale. Lucrezio.* De rerum natura *6, 96-534* : Naples, 2009), Carmelo Salemme enrichit la collection des « Studi latini » d'une édition avec traduction et commentaire des vers lucrétiens consacrés à la naissance du monde. Comme le précédent, cet ouvrage, qui se situe dans la lignée des travaux publiés par D. Fowler (*Lucretius on Atomic Motion. A Commentary on* De rerum natura *2. 1-332* : New York, 2002 ; voir le compte-rendu publié dans *REL*, 81), G. Campbell (*Lucretius on Creation and Evolution. A Commentary on* De rerum natura *V. 772-1104* : Oxford, 2003 ; voir le compte-rendu dans *REL*, 82) et L. Piazzi (*Lucrezio e i Presocratici. Un commento a* De rerum natura *1, 635-920* : Pise, 2005 ; voir le compte-rendu dans *REL*, 84), porte sur une section limitée du poème et associe commentaire linéaire et étude thématique. Dépourvu d'introduction, le livre s'ouvre sur le texte de Lucrèce, accompagné d'un léger apparat critique et de la traduction italienne en regard. Fait suite un commentaire détaillé d'une vingtaine de pages, qui aborde les principales questions philologiques et philosophiques suscitées par l'extrait lucrétien. Les difficultés liées à l'établissement du texte font l'objet de discussions approfondies. Exemplaire à cet égard est le développement initial (p. 17-20) au sujet de l'authenticité des vers 419 à 431 : soulignant la continuité logique entre les vers 418 et 432, l'auteur, contrairement à la plupart des éditeurs modernes, conclut de façon convaincante à l'interpolation des vers intermédiaires, qui figurent également dans d'autres passages du poème. Ces analyses sont prolongées par une mise au point théorique sur l'élaboration de la cosmologie épicurienne (p. 39-78) et par une étude du modèle cosmogonique développé par Lucrèce (p. 79-85). L'ouvrage est utilement complété par une bibliographie thématique fort riche et par deux *indices* (des passages et auteurs modernes cités). Bien que relativement bref, l'extrait commenté, qui fait suite à l'évocation de Phaéton et précède le développement sur le mouvement des astres, présente une réelle unité thématique et comporte d'importants enjeux théoriques liés à la réception épicurienne des cosmologies présocratiques. Tout en mentionnant les réminiscences

empédocléennes (cf. fr. 27 ; 90 et fr. a (ii) 8-12 de *L'Empédocle de Strasbourg*) qui émaillent la cosmogonie lucrétienne (v. 432-434, 436-440, 443-444), C. Salemme demeure réservé concernant l'influence doctrinale du philosophe d'Agrigente sur le *De rerum natura* (p. 22-23). En revanche, il insiste à juste titre sur la présence massive de la tradition atomiste, qui, bien que diffractée par la polémique d'Épicure dans la *Lettre à Pythoclès* (§ 89-90), nourrit cependant l'imaginaire cosmogonique lucrétien (p. 60). Toutefois, se fondant sur les divergences théoriques entre ce que nous savons des deux systèmes, l'auteur se refuse à mettre en relation le tourbillon créateur des atomistes et le modèle épicurien présenté par Lucrèce (p. 74). Il me semble pourtant que, sur ce point également, l'hypothèse d'une influence atomiste peut être défendue. De fait, le syntagme *noua tempestas* (V, 436), qui désigne les mouvements désordonnés des atomes, ne renvoie pas explicitement à la *dinê*. En revanche, les *turbines* qui agitent l'air au moment de la formation des éléments (V, 502-504) évoquent quant à eux le mouvement circulaire de la toupie, que l'on retrouve à l'œuvre sous la forme du *caeli turbo* qui entraîne les astres (V, 624). Par conséquent, le processus décrit par Lucrèce n'est pas étranger au *uortex* de Leucippe et de Démocrite (cf. D.-K. 67 A 1 § 33, 68 A 67, 69), qui résulte du mouvement de la matière et contribue à la distinction des éléments par un effet de criblage. Malgré cette légère réserve, qui porte sur une divergence d'interprétation ponctuelle, il convient d'insister en conclusion sur la qualité et l'intérêt de cette édition commentée, qui fournit au lecteur, qu'il soit ou non spécialiste de Lucrèce, les éléments théoriques nécessaires à l'intelligence de ce texte aussi dense que complexe.

Sabine Luciani.

M. Tullius Cicero, *Pro Archia poeta*, übersetzt, herausgegeben und mit einem Essay von Carsten Schmieder : Berlin, Hybris, 2010, 98 pages.

Le petit livre de C. Schmieder propose une édition et une traduction en allemand du *Pro Archia* de Cicéron, assortie de seize notes explicatives succinctes (p. 40) et complétée par une prosopographie réduite à l'essentiel (p. 90-94). Ce qui pourrait servir d'introduction à la lecture du plaidoyer ne figure qu'après le texte latin et sa version moderne, ce qui surprend *a priori*. En outre, l'essai subséquent qui porte d'une part sur les problèmes rencontrés par le traducteur confronté au texte cicéronien (p. 49-57), d'autre part sur un aspect majeur de la personnalité et de la pensée de l'Arpinate : la notion de *summus orator* — question traitée en deux temps (p. 58-71 et p. 72-84) — déconcerte quelque peu les philologues habitués à se référer à des éditions dont l'entrée en matière et les commentaires se rattachent tous au sujet central abordé dans une œuvre. Il est vrai que la quatrième de couverture explique la présence, au sein du même volume, de l'édition bilingue annotée du *Pro Archia* et de l'étude centrée sur la notion de *summus orator* : l'auteur voit dans le plaidoyer de Cicéron en faveur du poète syrien, accusé de jouir indûment de la citoyenneté romaine, une parfaite illustration de l'éloquence judiciaire de la fin de la République. En même temps, le discours, recomposé et enrichi pour la publication, s'inscrit, selon C. Schmieder, dans une stratégie médiatique cicéronienne visant à forger pour la postérité une image flatteuse de l'homme politique romain. De ce fait, la langue de Cicéron se révèle ambiguë et la traduction seule ne suffit pas à mettre en lumière la portée réelle du texte.

L'approche philologique classique n'est cependant pas négligée par l'auteur. Deux pages sont ainsi consacrées, malgré l'absence d'apparat critique, à la tradition

manuscrite à laquelle C. Schmieder s'en est tenu principalement, sans s'interdire néanmoins quelques corrections. Les principales éditions qui font autorité sont mentionnées : celle d'Albert C. Clark (Oxford, 1911, 11e éd. 1988) et celle de M. Kasten (M. Tulli Ciceronis *scripta quae manserunt omnia*, fasc. 19, Leipzig, Teubneri, 1966). Celle de F. Gaffiot (Cicéron, *Discours*, t. XII, Paris, Les Belles Lettres, CUF, 1959) qui comporte pourtant des remarques solidement argumentées à propos de l'établissement du texte (p. 24-32) est en revanche cruellement ignorée. Viennent ensuite les éclaircissements d'usage sur la nature du plaidoyer, sa substance et sa raison d'être. L'essentiel est rappelé, mais on attendrait une brève présentation de la lettre et surtout de l'esprit des lois invoquées pour le chef d'accusation et pour la défense : respectivement la *lex Papia*, qui frappait d'exil tout étranger usurpateur du droit de cité romaine, votée en 65 av. J.-C. sur proposition de C. Papius, alors tribun de la plèbe, et la *lex Plautia Papiria* adoptée en 89 av. J.-C., à l'initiative des tribuns M. Plautius Silvanus et C. Papirius Carbo, accordant le droit de cité romaine aux citoyens des villes alliées sous réserve de résider en Italie et d'avoir fait une déclaration au préteur dans les soixante jours. À cet égard, les courtes notices prosopographiques afférentes aux magistrats éponymes des deux *leges* pèchent par excès de laconisme.

D'autre part, le contexte politique du procès — qui eut lieu vraisemblablement au début de l'été 62 — ainsi que les raisons profondes qui poussèrent Cicéron à défendre Archias méritaient une analyse plus détaillée. C. Schmieder reprend, à juste titre, la thèse de M. et K. Vretska (M. Tullius Cicero, *Pro Archia Poeta*, Darmstatt, 1988^2, 1re éd. 1979) selon laquelle le véritable auteur de l'accusation serait non point, chose connue, l'insignifiant Grattius, mais, à l'arrière-plan, Pompée, rival de L. Lucullus, l'un des puissants protecteurs d'Archias, et jaloux de ses récents succès en Orient. Et, suivant toujours M. et K. Vretska, C. Schmieder fait valoir avec raison que, parvenu au consulat en 63 grâce à l'appui des patriciens, désireux de mettre un terme par son action aux agissements de Catilina, Cicéron ne bénéficiait plus, en 62, des mêmes soutiens. La situation délicate dans laquelle se débat l'homme nouveau à ce moment précis n'est cependant pas suffisamment explicitée : nulle mention de l'affaire Sulla ; nulle allusion à l'attitude prudente de Pompée prenant ses distances par rapport à un Cicéron accablé de critiques après l'exécution des complices de Catilina. Est également passée sous silence la manière dont l'Arpinate, fervent défenseur en 66 de la loi Manilia, accepte néanmoins de se faire l'avocat du protégé des Luculli tout en essayant parallèlement de devenir le conseiller politique de Pompée (voir P. Grimal, *Cicéron*, Paris, 1986, p. 167-169 et F. Gaffiot, *ed. cit.*, p. 13-14). Parmi les motivations secrètes qui conduisirent Cicéron à prendre fait et cause pour Archias on pouvait songer, bien sûr, comme C. Schmieder, au souci de se composer une image et de reconquérir l'opinion, mais aussi faire valoir, à la suite de P. Grimal (*op. cit.*, p. 171-172) la dette intellectuelle contractée par l'Arpinate à l'égard de son ancien maître et l'espoir qu'il nourrissait d'en faire le chantre de ses mérites. En effet, quand bien même Cicéron récrit ses plaidoyers à des fins de propagande personnelle, quand bien même il conçoit « le sot projet de se peindre » sous des couleurs favorables dans son œuvre, le vibrant éloge de la culture et de la littérature auquel il se livre dans le développement *extra causam* nécessitait pour le moins une brève mention. En effet, comme le notait déjà F. Gaffiot (*ed. cit.*, p. 15-17), l'affaire de la naturalisation d'Archias offrait à Cicéron l'occasion de se lancer dans une double profession de foi : celle de l'orateur et celle de l'homme politique, l'une confortant l'autre, les deux exprimant des convictions sincères au moins autant que des ambitions frénétiques.

Les essais qui suivent tendent à ouvrir de nouvelles perspectives sur la réception actuelle de l'œuvre de Cicéron. Les problèmes évoqués à propos de la langue

cicéronienne et de la traduction de certains concepts spécifiquement latins n'apportent cependant pas de véritable réponse aux questions soulevées : il est vrai que la citation de Bergson placée en exergue de la page 72 incite à poser les problèmes plus qu'à les résoudre. Il reste qu'une notion aussi riche que celle d'*humanitas* — difficile à rendre dans les langues modernes — aurait pu donner lieu à un commentaire lexicologique plus parlant si C. Schmieder s'était référé à l'étude fondamentale de P. Boyancé (*Études sur l'humanisme cicéronien*, Bruxelles, 1970, p. 7) où se trouve brillamment et pertinemment affirmée la différence qui sépare l'*humanitas* latine de la παιδεία grecque) ainsi qu'au maître livre d'A. Novara (*Les idées romaines sur le progrès d'après les écrivains de la République*, vol. I, Paris, 1983, p. 169), qui s'appuie sur le *Pro Archia*, comme preuve de l'évolution sémantique du mot *humanitas* devenu équivalent de « culture » ou de « civilisation ».

L'essai proprement dit est centré sur la question du *summus orator*, notion que Cicéron a cherché à définir, tout en ayant, selon C. Schmieder, la prétention de l'incarner, ce qui est exact. Néanmoins, les concepts de *summus orator* ou d'*orator perfectus* ne dérivent pas, selon nous, d'une « prédilection pour les superlatifs » (C. Schmieder, p. 60) ; ils sont la transposition, en latin, d'un système de pensée gréco-alexandrin relatif au développement progressif des *artes* et utilisé dans le domaine de l'histoire de la rhétorique ainsi qu'en critique littéraire (voir H. Dahlmann, *Studien zu Varro* De poetis, Mayence, 1962, p. 537 *sq*. et 565 *sq*.). Dans cette optique, les adjectifs *summus* et *perfectus* indiquent tout simplement qu'un art a atteint son plus haut degré de perfection, après de timides débuts et un stade intermédiaire (cf. Cic., *Br.*, 72-79). Quant à l'approche de l'idée cicéronienne de l'orateur idéal, à la lumière de la pensée de Max Weber (économiste et sociologue allemand, 1864-1920), elle déconcerte quelque peu les philologues classiques marqués par les travaux de P. Grimal (*op. cit.*), d'A. Michel (*Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron*, Louvain – Paris, 2003) et, plus récemment, par le livre d'E. Narducci (*Cicerone. La parola e la politica*, Bari, 2009). Toujours est-il que C. Schmieder, fort des théories de M. Weber sur les « types idéaux », affirme que le *summus orator* de Cicéron ne saurait en définitive être considéré comme un idéal, pas plus qu'il ne reflète un concept. Ces mots ne sont, d'après lui, que l'expression d'une simple « stratégie » de Cicéron, lui-même orateur sachant mettre sa rhétorique au service de la persuasion. On hésitera, malgré tout, à ravaler la notion cicéronienne d'*orator* au rang de vulgaire « mot d'ordre » ou « slogan » si l'on songe aux circonstances, douloureuses pour l'Arpinate, de la composition des grands traités sur l'art oratoire. Bien plus, la longue citation empruntée à J.-C. Classen (« Ciceros Kunst der Überredung » dans *Die Welt der Römer*, Berlin – New York, 1993, p. 151) n'est-elle pas quelque peu déviée de son sens et de sa portée ? Quoi qu'il en soit, le développement de C. Schmieder sur le choix et la valeur émotionnelle des mots eût gagné en force s'il s'était appuyé sur une étude stylistique et lexicale du *Pro Archia*, dont le texte ne sert en définitive que de prétexte à l'exposé de thèses ou d'hypothèses plus générales sur Cicéron orateur. Parmi celles-ci, l'interprétation de la personnalité profonde de l'Arpinate, fondée sur une approche moderne à tendance sociologisante et psychologisante, ne recueillera peut-être pas tous les suffrages. N'est-il pas excessif de supposer qu'une carence d'amour maternel et une autorité paternelle contraignante pourraient être à l'origine des ambitions ultérieures démesurées de Cicéron ? La mère de Cicéron était connue surtout par un sens aigu de l'économie domestique dont le jeune Marcus ne semble pas avoir beaucoup souffert (voir P. Grimal, *op. cit.*, p. 29). Bien au contraire, il se montra de bonne heure très à l'aise chez le grammairien et contracta à son école le goût de l'émulation (cf. Plut., *Cic.*, II ; voir P. Grimal, *op. cit.*, p. 31-32). Enfin, le rôle joué par le père de Cicéron en matière éducative

était conforme, sans plus, à celui de tous les pères de famille latins conscients de leurs devoirs. Et c'est surtout lorsqu'il fut confronté aux autres élèves des écoles que le jeune Marcus acquit, très tôt, le sens de la compétition et prit conscience de la relation entre la parole et le pouvoir. Il n'est donc pas assuré que l'image de Cicéron, esquissée dans ce livre, reflète mieux la réalité que les portraits brossés dans les études antérieures. En particulier, l'apport de la philosophie à la pensée cicéronienne et à l'engagement politique de l'orateur a été quelque peu minoré (C. Schmieder, p. 78) et l'on s'étonne que C. Schmieder se livre à un parallèle entre Platon et Cicéron sans évoquer l'influence indéniable de Philon de Larissa sur l'Arpinate (mise en évidence par C. Lévy, Cicero Academicus. *Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, 1992, p. 48-51, surtout p. 49, ouvrage qui méritait d'avoir sa place même dans une bibliographie sélective).

Ce petit livre, résolument novateur, frappe donc par l'originalité de sa conception. L'auteur a délibérément opté pour le genre de l'essai qui, par définition, ne saurait prétendre à l'exhaustivité. Il a l'immense mérite de remettre en cause un certain nombre d'idées reçues. Néanmoins, entre l'avis des admirateurs inconditionnels de Cicéron et celui de ses détracteurs féroces, il y a place pour un jugement équitable. Or C. Schmieder semble parfois plus proche des idées défendues jadis par Mommsen ou par Drumann-Groebe et reprises par J. Carcopino que de la tendance, plus pondérée, incarnée en France par G. Boissier, H. I. Marrou, P. Grimal et A. Michel. Il est, par ailleurs, malaisé de se faire une idée précise du public visé par l'auteur : un lectorat de spécialistes ? un lectorat pluridisciplinaire ? un public de lecteurs désireux de s'initier à l'Antiquité ? À cet égard, la coexistence, au sein d'un même chapitre, de faits très connus et de remarques très pointues qui renvoient aux travaux de grands philologues déroute par moments. Enfin, la bibliographie, fractionnée en fonction des différents sujets traités, accuse, comme l'ensemble du livre, un évident manque d'unité. En outre, le germanocentrisme qui y préside laisse peu de place aux travaux des chercheurs étrangers ; on relèvera néanmoins, parmi quelques exceptions, les publications, il est vrai, en allemand, de P. Grimal (*Cicero : Philosoph, Politiker, Rhetor*, Munich, 1988) et d'A. Yon (« Der Aufbau von Ciceros "Orator" », dans B. Kytzler (dir.), *Ciceros literarische Leistung*, Darmstadt, 1973). Quant à l'édition de la *Correspondance* de Cicéron (t. I, Paris, 1969 et t. IX, Paris, 1988), elle n'est rapportée à aucun auteur, mais sans doute n'est-ce là qu'une erreur matérielle. On saluera cependant la parution de ce nouvel ouvrage qui porte la marque de son temps, témoigne de la vitalité des études cicéroniennes à l'heure actuelle et stimulera la réflexion de ses lecteurs, mais en tout état de cause ne les laissera pas indifférents.

Aude Lehmann.

Cicerone, *Bruto*. Introduzione, traduzione e commento Rosa Rita Marchese : Rome, Carocci, 2011, 395 pages.

Moins de vingt ans après les deux dernières éditions, également italiennes, du *Brutus* — celles d'E. Narducci (1995) et d'E. Malcovati (1996) — en voici une nouvelle. Était-elle nécessaire ? À en juger par la bibliographie, dont plus d'un titre sur deux est postérieur à ces dates, la réponse est positive.

De manière quelque peu déconcertante, l'introduction prend la forme d'un essai sur « Réciprocité et mémoire » dans l'œuvre. Il est vrai qu'il s'agit là de thèmes importants du *Brutus*, mais, en les privilégiant, l'auteur a pris le risque délibéré d'en taire ou d'en réduire d'autres, non moins importants. Ce parti pris se réper-

cute dans la bibliographie, qui, après les éditions et commentaires, puis les études sur l'ouvrage, ouvre deux rubriques, l'une sur « Don et réciprocité », l'autre sur « Mémoire ». Le lecteur est ainsi averti d'emblée de l'orientation du commentaire. Cela nous vaut quelques belles pages sur le « Devoir de mémoire » auquel obéit Cicéron : en réunissant dans cet ouvrage la galerie complète des orateurs de la cité avant César, du temps de la libre parole, il rappelle, du même coup, la mémoire d'une *ciuitas libera*, née avec son premier orateur, L. Brutus, et morte avec Hortensius. Suivent des réflexions intéressantes sur l'exigence de réciprocité envers Atticus et Brutus, en contre-don de l'ouvrage récent que chacun d'eux a offert à Cicéron, et sur les contenus stratégiques du traité, dont on retiendra notamment la polémique anti-atticiste et la « présence-absence » de César, ainsi que l'épilogue sur Marcellus, à la fois exemple de dignité et contre-exemple par son retrait. Tout cela est juste, mais obère bien des questions posées par ce traité.

Le texte retenu est celui d'E. Malcovati dans la collection Teubner (1970^2) ; il présente l'avantage, sur celui, passablement obsolète, de la CUF, de ne pas être « interventionniste », notamment dans les passages lacunaires ou corrompus. La traduction, elle, tente de proposer un texte aussi cohérent que possible. Autant qu'on puisse en juger, elle est scrupuleuse et prudente. On peut en dire autant du commentaire. Pour les lacunes et les *loci desperati* (§ 23 ; 31 ; 71 ; 175 ; 213 ; 234 ; 372), l'auteur se contente d'un *non liquet* ou renvoie sommairement aux interprétations d'autres éditeurs, sans précision supplémentaire. L'aspect prosopographique du traité est examiné avec justesse et précision ; nous n'avons relevé aucune des erreurs assez nombreuses qui déparent notre vieille édition de la CUF, décidément bien insuffisante. Et le philologue sera entièrement satisfait des commentaires, nourris et solides, qui suivent le texte pas à pas et qui rendront les plus grands services.

Le lecteur qui a un peu la tête historique restera cependant sur sa faim. Aucune des grandes interrogations que pose ce traité n'est abordée : pourquoi, seul de tous les traités de Cicéron, a-t-il pour titre le nom d'un vivant ? Est-il vraiment dédié à Brutus et, en ce cas, pourquoi à lui plutôt qu'à Hortensius ou à Atticus ? Comment expliquer les anomalies chronologiques qu'on y décèle ? Comment interpréter les passages où Cicéron semble vouloir pousser Brutus à « faire quelque chose » pour la République ? Comment concilier le constat que l'idéal oratoire de Brutus est très différent de celui de Cicéron et le souhait de Cicéron de lui « passer le relais » de l'éloquence romaine ? Et quelle éloquence — vivante ? écrite ? — peut-il y avoir encore dans la Rome de César ? Sur toutes ces questions, et sur d'autres encore, une abondante bibliographie existe, que R. R. Marchese connaît, mais qu'elle n'exploite pas, par un refus frileux d'envisager la dimension *politique* du traité. Sans doute cette dimension donne-t-elle lieu à de notables divergences d'opinion selon les savants. Raison de plus pour faire le point sur ces questions dans ce lieu idéal qu'est un commentaire.

Paul M. Martin.

Publilius Syrus, *Sentences*. Introd., texte, trad. et notes par G. Flamerie de Lachapelle (Collection « Fragments ») : Paris, Belles Lettres, 2011, xliv et 164 pages.

Voici un livre qui promet d'être des plus utiles : non pas une nouvelle édition des *Sentences* du mimographe Publilius Syrus (hormis quelques variations par rapport à l'édition de W. Meyer — datant de la fin du xix^{e} s., mais qui fait toujours autorité — signalées en fin d'ouvrage), mais une traduction originale de cette

collection d'environ 730 sentences, précédée d'une introduction proposant une mise au point sur les rares données biographiques de l'affranchi, concurrent de Labérius, sur la place du mime à Rome, sur la nature de ces *Sentences* dont la compilation nous demeure obscure, par opposition à l'illustre fortune qu'elles connurent, et finissant par une brève note sur la transmission et l'établissement du texte des *Sentences*. Le livre comprend également une bibliographie et un index des thèmes contenus dans les *Sentences*.

Ce paratexte montre un travail précis et dense. La bibliographie est succincte mais très choisie, et remplit les objectifs annoncés : guider le lecteur, que ce soit dans une recherche de traduction ou dans le jugement critique de tel titre. On aurait parfois aimé davantage de précisions, par exemple sur la constitution de l'index, qui aurait gagné à mentionner également les mots clefs latins. Il fait référence aux sentences sous la forme [première lettre de la sentence + numéro dans la série de sentences commençant par cette même lettre], présentation que l'on retrouve dans les éditions de F. Giancotti et d'O. Friedrich, alors que dans le cours du catalogue l'indexation des sentences est moins visible. Aurait également été appréciable un index des passages cités dans les renvois, afin que le lecteur mesurât la diversité et la longévité des témoignages et citations, non seulement anciens mais aussi modernes. Hormis ces réserves formelles minimes, l'ouvrage est de consultation aisée et agréable, grâce à une présentation aérée des sentences sur la page de droite, de la traduction en regard sur la page de gauche, augmentée de notes portant sur chacune des sentences, directement en bas de page.

La traduction des sentences est le plus souvent heureuse. Elle s'efforce à la concision caractéristique de l'écriture aphoristique (S19 : *Suum sequitur lumen semper innocentia*, « L'innocence suit toujours son éclat »), même si celle-ci n'est pas omniprésente (Q64 : *Qui inuitus seruit, fit miser, seruit tamen*, traduite par « Être esclave de mauvaise grâce rend malheureux, mais c'est quand même être esclave ») ; elle joue des sonorités qui condensent l'énoncé (F24 : *Feras difficilia ut facilia perferas*, « Endure des malheurs pour supporter des bonheurs ») ; elle s'appuie sur des figures de construction privilégiées : parallèle (A43 : *Audendo uirtus crescit, tardando timor*, « Le courage croît à force d'oser, la peur à force d'hésiter »), antithèse (V6 : *Vbi nihil timetur, quod timeatur nascitur*, « Quand on ne redoute rien, survient quelque chose à redouter »), répétition (bien soulignée pour M44 : *Minimum eripit fortuna cui minimum dedit*, « La Fortune enlève très peu à qui elle a très peu donné » ; omise pour P4 : *Pudor doceri non potest, nasci potest*, « L'honneur ne peut s'enseigner : il est inné », qu'on aurait pu rendre par « L'honneur ne peut être transmis par la connaissance ; il peut être de naissance »). Le lecteur ne peut que regretter l'absence d'un commentaire stylistique de plus grande ampleur, mais, l'introduction le précise, ce n'est imputable qu'au format de la collection.

Le commentaire de chaque sentence offre la partie la plus stimulante. Il est varié et de très bonne tenue scientifique. Il mentionne les problèmes de texte en argumentant sur la position choisie (n. 33), note les problèmes d'attribution (n. 54, 55, 56) et ceux d'interprétation, en livrant clairement les divers sens possibles d'un même vers (n. 47, 65), souligne certains traits d'écriture remarquables. Il abonde en renvois internes, aux sentences mêmes du corpus, et en références externes, sélectionnées avec pertinence tant le champ est vaste en la matière. On appréciera ainsi de trouver des échos à des textes de tous genres et de toutes époques, jusqu'à nos adages et proverbes. Le plus difficile reste de comprendre, hors de tout contexte, la valeur et la portée des sentences. Le sens qu'elles avaient à l'origine nous demeure malheureusement et irrémédiablement obscur. L'auteur, avec prudence, ne se livre pas à de hasardeuses conjectures mais reconstruit pour chaque

pensée un contexte, qu'il soit philosophique, littéraire, ou proverbial, qui contribue à l'éclairer. Il nous semble que c'est là le seul parti possible, et un point de départ des plus solides pour de futures études que cette publication ne manquera pas de susciter. Elle s'inscrit dans le regain d'intérêt que l'on porte aujourd'hui à ces « grains de sapience », au travail d'extraction, de collection et de citation qui leur confère une nouvelle vigueur, en une époque à la recherche de repères et de principes de vie.

Pascale Paré-Rey.

L. Ivni Colvmellae, *Res Rustica*, Incerti avctoris, *Liber de Arboribus*, recognouit et adnotatione instruxit R. H. Rodgers (Collection « Oxford Classical Texts ») : Oxford, Clarendon, 2010, 607 pages.

Alors que l'édition d'Uppsala fait référence, Rodgers, dans sa très courte préface, se justifie d'en avoir élaboré une nouvelle par les progrès qu'ont réalisés les travaux des dernières décennies. Disons plutôt que l'édition suédoise, dont la publication s'échelonne de 1897 à 1968 a eu de grands mérites — dont le premier fut d'exister — et quelques défauts, en particulier dans les fascicules dus à son premier éditeur, Lundström, antérieurs aux travaux sur les manuscrits de ses successeurs, Josephson et surtout Hedberg. Après avoir présenté les deux manuscrits du IX^e^ s., *S (Sangermanensis)* et *A (Ambrosianus)*, Rodgers donne une liste de 24 *codices* du XV^e^ s. (sur les quelque 40 existants), dépendant partiellement de l'archétype *R* et qu'il utilisera ; ces manuscrits sont classés par familles. Ce sont les familles définies par Hedberg (S. Hedberg, *Contamination and Interpolation, a Study of the 15^th^ Century Columella Manuscripts*, Uppsala, 1968), avec les mêmes sigles grecs, sauf une exception : Rodgers range sous le sigle ς une série de manuscrits dont au moins l'un offre une conjecture humaniste à retenir. Rodgers reproduit ensuite le stemma de Hedberg ainsi que les cinq cas de figure énoncés par celui-ci (*op. cit.*, p. 138) selon que *S*, *A* et *R* seront en accord ou non, mais il affirme toujours se souvenir d'une formule de Bentley : le sujet traité, la raison ont plus d'autorité que 100 manuscrits. Pour être plus parlant, l'apparat devra être plus simple, les manuscrits du XV^e^ n'y seront pas indiqués individuellement, n'apparaîtront que les sigles *S*, *A*, *R*, *R** (en cas de partage de la tradition humaniste), ς. Les sommaires des livres seront rejetés dans un appendice. Rodgers, ébranlé par les arguments de Richter et de Hentz et peu convaincu par ceux de Goujard, refuse d'attribuer sûrement le *De arboribus* à Columelle.

Il va de soi que, pour des œuvres travaillées depuis des siècles, une nouvelle édition n'en changera pas la lecture de façon signifiante. En *praef.* 8, alors que depuis l'édition aldine, tous les éditeurs donnaient *an bellum perosis*, Lundström avait rétabli la leçon de la plupart des manuscrits, *an bellum per obsessa*, pourtant rigoureusement dépourvue de sens dans le contexte. De son apparat ou de celui d'Ash, se déduisait que *perosis* était absent de toute la tradition manuscrite. Rodgers a imprimé *an †bellum per obssessa maris†* et indiqué que *bellum perosis* apparaissait dans un des manuscrits ς (en fait *p*, *Laurentianus plut.* 5327). Voilà au moins un progrès, même si Rodgers aurait dû placer sa seconde croix avant *maris* et a probablement tort de ne pas adopter la leçon des vieux éditeurs.

À titre de sondage, j'ai recensé pour le livre III une cinquantaine de divergences avec mon édition, à peine moins avec celle d'Uppsala procurée par Hedberg. Le cadre de ce compte-rendu ne permet pas de les discuter en détail. Alors que Hedberg ou moi-même avions maintenu les données de la tradition manuscrite

partout où elles étaient possibles, Rodgers a accueilli un bon nombre de conjectures destinées à lisser le texte selon des principes grammaticaux ou stylistique définis par les modernes et dont on peut se demander si Columelle et ses contemporains ressentaient les contraintes. Il est au moins un cas où ce désir de correction est allé à l'encontre des intentions du passage et de l'usage de l'auteur, voire de la langue latine : c'est en 3, 3, 13, où Columelle estime au moins à trois mille sesterces le produit d'une récolte faite sur sept jugères. Ce résultat est pour lui de la plus haute importance puisqu'il prouve la rentabilité de la vigne et justifie toute l'entreprise viticole : cette importance doit se traduire dans l'expression. Les leçons *tribus milibus... redemptorum erunt* : *SA*, « seront le bien des acheteurs » ou *redemptor emerit* : *R*, « l'acheteur les aura acquis » sont également acceptables, j'avais choisi celle de *SA* à la fois comme *lectio difficilior* et par ce que le tour quasi juridique du génitif de propriété apporte une emphase certaine. Hedberg avait conjecturé *redemptores mercantur,* que l'on ne saurait admettre. Rodgers a imprimé *redemptor emet,* reprenant une conjecture de Winterbottom (« Three emendations in Columella », *CQ*, 49, 1999, p. 633-634). Ce dernier juge *emerit* un « strange tense » et le remplace par le futur I. Ce qui est étrange, c'est que Winterbottom ne se soit pas soucié de l'usage des futurs I et II chez Columelle (N. Dahllöf, *Tempora och modi hos Columella*, Göteborg, 1931, p. 25-28) et n'ait pas compris qu'en l'occurrence, l'insistance sur le résultat recommandait le futur II avec sa valeur aspectuelle. Il est amusant, en 3, 9, 4, de se référer à Pline, 12, 24 pour défendre la conjecture *palae* alors que cette référence l'exclut : si on l'adoptait, le texte de Columelle signifierait que la *pala* (le jaquier ou arbre à pain !) avait été récemment introduite à Rome. Pline décrit cet arbre comme purement exotique et seulement connu par le témoignage de participants à l'expédition d'Alexandre aux Indes.

L'extrême simplification de l'apparat doit au moins limiter le risque d'erreurs qu'encourent les apparats plus complexes. Pourtant en 1, *praef.*, 10, Rodgers imprime *nec gratuitae seruituti, sed donis rependitur honor,* avec un datif impossible et semble avoir inverti dans son apparat la bonne leçon, celle de *S* et la mauvaise, celle de *AR*. En 1, 1, 6, Rodgers s'attribue comme une conjecture personnelle la leçon *propter quae* qui figure dans au moins trois manuscrits et qui est sans doute un mauvais choix en face de *quae propter* donné par *A* et d'autres manuscrits du xv^{e} s. En 1, 1, 11, contrairement à ce que laisserait croire l'apparat, le nom de *Plentiphanes* n'est pas une conjecture de Lundström, mais apparaît au moins dans trois manuscrits (*fjr*).

Jean Christian Dumont.

Seneca, *Oedipus,* edited with Introduction, Translation and Commentary by A. J. Boyle : Oxford, Oxford university Press, 2011, cxxv-437 pages.

Trois ans à peine après avoir donné une très belle édition d'*Octavie*, A. J. Boyle poursuit une activité entreprise depuis fort longtemps au service du corpus sénéquien en publiant une version nouvelle d'*Œdipe*. Elle témoigne de la même volonté d'aller aussi loin que possible pour l'éclairage de l'œuvre dans le sens de l'exhaustivité. Cette fois, le mythe thébain dont la pièce met en scène un épisode plonge ses racines dans des origines très lointaines et connaît des prolongements dans les domaines les plus divers : arts plastiques, musique, littérature psychanalyse. Il implique, entre autres, les questions de la responsabilité, de la culpabilité, des rapports de l'homme au destin et au pouvoir. La pièce permet d'établir maints éléments de concordance entre certains de ses thèmes et les temps futurs. La simple

mention des huit rubriques, développées dans l'*Introduction*, rend sensible la multiplicité des voies par lesquelles A. J. Boyle conduit à la connaissance d'*Œdipe* : 1) Sénèque et Rome (Vie et œuvre, Rome julio-claudienne) ; 2) Le théâtre romain (républicain, impérial, le débat sur la représentation) ; 3) Le style déclamatoire ; 4) Le mythe avant Sénèque ; 5) La pièce (actes, odes et thèmes, destin, culpabilité et Rome, Thèbes méta-théâtrale ; 6) La réception de l'*Œdipe* sénéquien (antiquité, de la Renaissance à Freud, l'*Œdipe* de Sénèque et Freud, après 1900 ; 7) le mètre (dialogues et récitatifs, odes chorales ; 8) la traduction.

La traduction, justement, est en vers anglais, placés en regard du texte latin. D'un point de vue britannique, ce texte peut légitimement prétendre à la nouveauté, dans la mesure où il comporte trente-six innovations par rapport à l'édition de Zwierlein (Oxford, 1986), même si ces innovations prennent souvent appui sur des travaux antérieurs. À cet égard, on regrette que, contrairement à ce qui se passait pour *Octavie*, il n'y ait pas un index des auteurs mis à contribution. L'abondant commentaire vise à donner du texte une explication aussi complète que faire se peut (analyse, exégèse, interprétation), préciser sa situation dans son époque et celles à venir. Il se nourrit d'une copieuse bibliographie. Il est suivi de trois index (mots latins, passages d'autres pièces du corpus sénéquien, noms propres et noms communs anciens). Selon l'usage de la collection, la présentation est d'une belle élégance. La somme imposante qu'A. J. Boyle vient de produire est appelée sans nul doute possible à être un indispensable ouvrage de référence.

François-Régis Chaumartin.

M. Valerii Martialis, *Epigrammaton liber quintus*, a cura di Alberto Canobbio (Collection « Studi latini », n° 75) : Naples, Loffredo editore, 2011, 634 pages.

Spécialiste de la poésie latine archaïque d'une part, et d'autre part de l'œuvre de Martial, A. Canobbio livre son « chef d'œuvre » avec cette volumineuse édition du livre V des *Épigrammes*, qui s'inscrit dans la continuité de la monographie du même auteur sur la *lex Roscia theatralis* (sujet récurrent du livre V), parue en 2002, ainsi que de plusieurs articles publiés depuis 1997. Le choix du livre V a aussi une justification éditoriale, puisque cette édition, assortie — j'y reviendrai — d'un ample commentaire, affirme clairement (p. 6, n. 6) son ambition de supplanter le commentaire de P. Howell (*Martial. Epigrams V*, Warminster, 1995), jugé en général trop succinct par les recenseurs : un reproche auquel celui d'A. Canobbio échappe assurément.

La conception d'ensemble du volume présente à peu près tout ce que l'on est en droit d'attendre d'un tel ouvrage. L'introduction (p. 11-63) précise les thématiques principales de ce livre V (caractérisé par l'abandon de la *lasciuia* des précédents, en liaison avec la place accordée à Domitien), ses caractéristiques stylistiques (métrique et structure), sa datation, avant une série de chapitres consacrés à la tradition manuscrite et aux principes de l'édition. Les épigrammes se succèdent ensuite, avec texte, apparat critique, traduction italienne et commentaire livrés poème par poème, ce qui est en vérité plus commode (quand le découpage du texte s'y prête, comme ici) que de repousser la totalité du commentaire après l'intégralité du texte et de la traduction. L'ouvrage s'achève par une riche bibliographie, qui se signale en outre par deux qualités majeures : d'une part, elle est parfaitement actualisée — on y trouve notamment la thèse de D. Vallat sur l'onomastique de Martial, parue en 2008 et effectivement utilisée dans le commentaire — et, d'autre part, elle est sélective — les études qui ne sont citées qu'incidemment et sur des points secon-

daires n'y apparaissent pas, mais figurent avec leurs références complètes dans le corps du commentaire. L'ouvrage s'achève par un gros index général, un peu « fourre-tout » il est vrai ; même si l'on y retrouve à peu près tout ce que l'on peut chercher (noms propres, notions clés, termes latins, auteurs anciens) et si les entrées les plus importantes sont opportunément divisées en sous-rubriques, on peut regretter l'absence d'un *index locorum* spécifique précisant les rapprochements textuels les plus significatifs — même si ce manque est moins criant ici qu'il ne le serait pour d'autres formes poétiques comme l'épopée.

En ce qui concerne l'établissement du texte, A. Canobbio, repoussant la démarche des commentateurs modernes qui consiste souvent à partir de la confrontation des éditions existantes (qu'il s'agisse, en l'occurrence, de l'édition Oxford de Lindsay et/ou de l'édition Teubner de Heraeus ou de celle, plus récente de Shackleton Bailey), a eu à cœur de recommencer à nouveau frais le travail de collation des manuscrits en examinant lui-même (soit directement, soit sous forme de microfilms) vingt-quatre témoins. Sa tendance est plutôt conservatrice et assez méfiante vis-à-vis des émendations, notamment par comparaison avec Shackleton Bailey. Cela dit, le texte procuré est au final très proche de celui de l'édition de la CUF, due H. J. Izaac, qu'il mentionne assez peu dans son introduction, mais qu'il a évidemment utilisée ; je n'ai relevé pour ma part que trois divergences significatives, où A. Canobbio défend la leçon des manuscrits contre des corrections adoptées par Izaac : 19, 12 (*flammarisue/ flammatisue*) ; 20, 11 (*neuter/ necuter*) et 38, 3 (merize/ merizei).

La principale nouveauté de l'ouvrage réside donc, on l'aura compris, dans l'ampleur du commentaire, qui est de prime abord impressionnante. Un examen plus attentif met toutefois en évidence un « effet de gonflement » obtenu par deux partis pris méthodologiques. C'est, d'une part, l'habitude — fréquente dans les commentaires italiens — de citer *in extenso* de larges passages de textes invoqués au titre de parallèles, là où un commentateur plus « économe » se serait contenté de donner les références. C'est, d'autre part, le choix récurrent de développer de longues notices documentaires reprenant *ab ouo* toute une question, en donnant une foule d'informations qui ne sont pas toutes directement nécessaires à la compréhension du texte de Martial : c'est ainsi que l'auteur prend la peine, par exemple, de dérouler tout l'historique de la question de la place des spectateurs sur les gradins du théâtre (p. 143-145), de nous expliquer en détail, avec force citations à l'appui, ce qu'est un *atrium* et à quoi correspondent les *imagines* (p. 256-257), ou encore de balayer toutes les occurrences du mythe de Phaéton dans la littérature latine (p. 422), avec une longue digression sur Sénèque qui n'apporte pas grand-chose à l'explication du vers concerné (48, 4). Dans la plupart de ces cas et bien d'autres, un renvoi à une étude fondamentale sur le sujet aurait amplement suffi — en d'autres endroits du reste, A. Canobbio recourt abondamment et opportunément au procédé du renvoi bibliographique. Il n'est pas moins vrai que ces notices peuvent présenter un intérêt pédagogique : un enseignant universitaire qui voudrait s'appuyer sur le texte de Martial pour illustrer des points d'histoire ou de civilisation y trouverait des mises au point commodes le dispensant de refaire le cheminement bibliographique...

Mais ces remarques ne doivent surtout pas donner l'impression que tout dans ce commentaire n'est qu'étalage d'érudition gratuite : bien au contraire, les notices qui éclairent réellement, en profondeur, le texte de Martial l'emportent de beaucoup dans ce vaste ensemble. En fait, aucun aspect important du texte n'est négligé, et aucun aspect problématique n'est esquivé. Les remarques de lexicologie sont étoffées et précises, les discussions sur l'établissement du texte détaillées et argumentées, les intertextes scrupuleusement traqués, la question de l'identification des

personnages, réels ou imaginaires, posée avec rigueur et mesure (on note, par exemple, une réticence justifiée face à l'identification de Gaurus à Stace, p. 585). Le commentaire fait, entre autres, une place de choix aux problèmes d'onomastique, en utilisant en particulier, on l'a dit, la thèse récente de D. Vallat, dont A. Canobbio accepte le plus souvent les suggestions sur les *nomina loquentia*, mais qu'il discute parfois (ainsi p. 184). On relève en outre, au fil du commentaire, un certain nombre d'hypothèses interprétatives neuves et intéressantes. Par exemple, en 1, 10, l'interprétation de *Galla credulitate* comme « crédulité de Galle » plutôt que « crédulité de Gaulois » (avec une possible ambiguïté volontaire) proposerait, si elle est valide, une allusion assez piquante à l'« émasculation » du livre V des *Épigrammes* par opposition à la *lasciuia* des précédents (p. 75-76). En 44, 6, la traduction de *conclauibus* par « latrines », appuyée par une série de parallèles (p. 406) crée un effet de *decrescendo* humoristique plus savoureux que la traduction courante par « salle de festins » (Izaac). Il faut signaler aussi, dans le commentaire particulièrement fin de l'*Épigramme* 37 sur la mort d'Érotion, l'hypothèse intéressante que propose A. Canobbio (p. 360-361) pour intégrer, tout en la dépassant, la lecture « érotique » de P. Watson : Martial *veut faire croire* à son lecteur, dans la première partie du poème, qu'il chante une *puella delicata*, jusqu'à ce que l'énoncé du nom de la fillette, différé jusqu'au v. 14, crée un effet de surprise et détrompe le lecteur en lui rappelant la fillette de l'*Épigramme* 34, d'où l'érotisme est absent — non qu'il soit parfaitement absurde et déplacé d'imaginer Martial pédophile, mais sa stratégie littéraire paraît plus subtile et plus cohérente à la fois dans la lecture d'A. Canobbio. En revanche, on peut hésiter à le suivre quand il suggère de voir une allusion à une calvitie de Lesbia dans l'*Épigramme* 68 en s'appuyant sur un parallèle assez peu convaincant avec Ovide, *Am.*, I, 14, et on serait tenté d'en rester à l'interprétation obvie de Shackleton Bailey, que Canobbio cherche à dépasser : la perruque nordique sert bien ici de comparant pour faire ressortir, à travers un faux compliment, le caractère « trop beau pour être vrai » de la blondeur de Lesbia ; l'idée fondamentale est celle de l'opposition entre naturel et artificiel, et une hypothétique allusion à la calvitie par abus de décolorants n'a rien à faire ici.

Signalons enfin l'explication convaincante que donne A. Canobbio de *cistiber* en 17, 4 (p. 223-224) ; mise au point utile notamment pour rectifier l'erreur d'Izaac, qui adopte la leçon *cistiber* mais traduit suivant la variante *cistifer* (un type de confusion que l'on rencontre malheureusement de temps en temps dans les éditions de la CUF).

Au total, A. Canobbio a bien rempli son contrat : fournir le commentaire de référence sur le livre V de Martial ; mais son travail, riche et approfondi, apporte aussi une foule d'éléments utiles pour aborder et éclairer d'autres parties de l'œuvre.

François Ripoll.

G. Plinio Cecilio Segundo (Plinio « el Joven »), *Panegírico de Trajano*. Introducción, edición, traducción y notas Rosario Moreno Soldevila (Collection « Alma Mater ») : Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas – Titant Lo Blanch, 2010, cxvii pages et 122 doubles pages.

Notre collègue sévillane propose une édition du *Panégyrique de Trajan* appelée à rendre les plus grands services aux philologues et aux historiens. Une longue introduction (environ un tiers du volume) commence par faire un point précis sur la biographie de Pline, sur son œuvre (perdue et conservée), sur la genèse, la

structure et les dates de rédaction et de publication du *Panégyrique*, ainsi que sur ses sources et modèles littéraires. L'auteur rend hommage aux travaux de M. Durry, tout en prenant en compte la recherche littéraire la plus récente sur le sujet. L'autre volet de l'introduction est consacré à l'étude idéologique et historique du discours : portraits d'empereurs, légitimité du pouvoir impérial, idéologie du prince citoyen respectueux du sénat, des dieux et de la *libertas*. Une étude originale sur le temps dans le discours et un sage refus de tout jugement anachronique sur le style de Pline, au profit d'une étude objective du genre épidictique et du recours au style formulaire et poétique précède une évocation du *nachleben* de l'œuvre, qui est suivie par l'habituel rappel de la tradition manuscrite, des éditions et traductions savantes et par une bibliographie fournie et parfaitement à jour. Suit le texte et sa traduction, en regard l'un de l'autre, mais à l'inverse de la C.U.F. : texte sur la page de gauche, avec un apparat critique précis, et aussi un précieux apparat des sources et des *loci similes* ; traduction sur celle de droite, accompagnée de notes abondantes (615) sur tous les aspects susdits de l'œuvre.

Mais le grand mérite de cette édition est de se fonder sur les éditions les plus récentes tant des œuvres de Pline que du recueil des *Panégyriques latins*, notamment celles de M. Shuster (& R. Hanslik, Leipzig, 1958), de R.A.B. Mynors (Oxford, 1964) et de D. Lassandro (Turin, 1992). Certes elle s'appuie aussi, pour l'établissement du texte, sur le travail un peu vieilli de M. Durry (rappelons que la tradition manuscrite du *Panégyrique* est indépendante de celle des *Lettres*), mais celui-ci n'avait évidemment pas pu tenir compte, pour son édition dans la C.U.F., des travaux de Mynors, qui mettent en valeur d'une part l'*Vpsaliensis* C917, découvert un an après l'édition d'E. Baehrens (Leipzig, 1875) des *Panégyriques latins* et quelque peu mésestimé par M. Durry, d'autre part le *Londinensis inter additicios* 16983, considéré par Mynors comme l'un des quatre meilleurs *deteriores* dérivant de X, mais ignoré par Durry. De ce fait, et avec quelques conjectures personnelles souvent heureuses, nous est proposée ici une édition du texte du *Panégyrique* bien supérieure, plus respectueuse de la lettre manuscrite. À l'intention des habitués de la C.U.F., voici les divergences entre Durry (*D*) et Moreno Soldevila (*MS*) :

1. 5 est electus *D* : el. est *MS*.
2. 4 unum <ille se> ex nobis *D* : u. ex n. *MS* ‖ 5 illius *D* : illis *MS*.
4. 3 te ipsi *D* : te ipso *MS*.
5. 2 inusitate notuit *D* : -ato <omine> eno- *MS*.
7. 6 es imperator *D* : et -orem *MS*.
8. 1 etiam in consilium *D* : e. c. *MS* ‖ 2 illud horum *D* : h. i. *MS* minister fuit atque qui adoptabat *D* : f. m. utque q. -taret *MS* exordium *D* : -ortum *MS* ‖ 3.. et augustior *D :* augustiorque *MS*.
9. 5 mandaret <apparet> eodem illo *D* : m. e. i. *MS*.
11. 3 his *D* : iis *MS* ‖ tamen magis *D* : m. t. *MS* ‖ eademque *D* : itemque *MS*.
13. 1 praestantia <distans> libero *D* : p. <differens> l. *MS*... eminus tela uibrares *D* : comi- t. libra- *MS* ‖ 4 imperator <uix> uideretur *D* : i. u. *MS* ‖ 5 imperare solum ita solum *D* : -eret solus solum ita *MS*.
14. 5 illa *D* : ipsa *MS*.
16. 3 reportantem tranquillitatem *D* : r. pacem t. *MS*.
18. 2 [et] inde *D* : exinde *MS*.
21. 4 quo*d* melior *D* : quo m. *MS*.
23. 1 tantus *D* : -tum *MS* ‖ 3 senatus *D* : -atu *MS* ‖ 4 ipsum <patrem> tuum *D* : i. t. *MS*.
24. 2 humanitas incedebas *D* : h. dexterae uerecundia i. *MS*.
26. 6 defectum *D* : desec- *MS*.
27. 2 in [tam] *D* : id iam *MS*.
30. 2 usque in iniuriam *D* : u. ini- *MS*.
31. 1 exspectare *D* : spec- *MS* ‖ 6 fame qua *D* : f. quam *MS*.

32. 2 o*mne*s gentes *D* : opes g. *MS.*
33. 3 ex spectatore *D* : e s. *MS.*
34. 1 nullus *D* : -lius *MS* ‖ 2 malum***partim auaritia *D* : m. p. <*** partim> a. *MD*
35. 3 spectent *D* : exsp- *MS.*
36. 1 a*e*de[u]s *D* : dei sedes *MS.*
37. 6 apiscerentur *D* : adipi- *MS.*
38. 7 patris fuisset *D* : f. p. *MS.*
39. 4 estis qui*bus D* : est is qui *MS* ‖ 5 posset *D* : -ssit *MS.*
40. 3 quod <non> esset *D* : q. <nemo> e. *MD*... id es*t D* : idem *MS.*
43. 4 hi qui <in> bonis *D* : †hi qui† b. *MS.*
44. 6 rectosque *D* : re- *MS* ‖ bene a*ut* secus *D* : b. ac s. *MS.*
45. 2 otio ac situ *D* : o. aut s. *MS* ‖ 3 s*u*nt *D* : sint *MS.*
46. 8 implorantibus *D* : -ntes *MS.*
48. 1 tardi a*d* te *D* : tarditate *MS.*
49. 6 e*t* ructans *D* : <et> eruc- *MS.*
51. 3 sedis *D* : sedes *MS.*
53. 1 alioquin *D* : -qui *MS* ‖ 5 ego [te] *D* : ego <rec>te *MS.*
54. 5 laus haec constantia nostra est *D* : h. l. c. n. et *MS.*
56. 2 e*c*quid *D* : quid *MS* ‖ 8 audientemque *D* : -tem *MS.*
62. 3 aut prosit *D* : a. <non> p. *MS.*
66. 1 diducere *D* : dedu- *MS* ‖ 4. publica nulla erat autem *D* : p. e. a. *MS.*
67. 6 es e*t* ingenti *D* : es sed i. *MS* ‖ merearis *D* : -reberis *MS.*
67. 1 rem publicam regere *D* : r. p. et ex utilitate omnium r. *MS.*
69. 6 <excitata> *D* : <reuocata> *MS.*
70. 8 alioquin *D* : -qui *MS*... prodesse <sciunt> candidato *D* : p. c. *M*.
71. 3 nostris <insolita> ante facies princ*ipis aequali D* : n. a. f. princeps aequatus *MS*
72. 1 *deos*que *D* : deos denique *MD.*
73. 5 tua<m indurares> *D* : tuam <adduceres> *MS.*
74. 1 est enim *D* : ea e. *MS.*
75. 5 deserendum *D* : -erundum *MS* ‖ nisi <ob eadem> facta *D* : n. f. *MS.*
76. 9 tam modicum tam temperatum *D* : t. m. temp- *MS.*
77. 7 uid*ea*tur... possit... possit *D* : uidebatur... posset... posset *MS.*
78. 2 p*lu*rima *D* : prima *MS.*
79. 4 <erit> pietati senatus *D* : p. s. certe *MS*... *imbe*cilli *D* : modici- *MS.*
80. 1 clementia quid non *D* : c. n. *MS* ‖ 3 uelut <numen> adesse *D* : u. a. *MS.*
81. 3 quidem *D* : quidni *MS.*
82. 4 *ost*entum *D* : tantum *MS*‖ 5 *placi*de ferentia *D* : deferentia *MS.*
85. 1 iam et [iam et] *D* : iam etiam *MS* ‖ 8 diligas *D* : -garis *MD*... adest facultas tanta *D* : t. f. inest *MS.*
86. 2 praetorio *D* : -rii *MS*... gloriam *D* : -ria *MS* ‖ 4 uotis lacrimis *D* : u. et l. *MS.*
87. 4 amatur... uenit *D* : ametur... ueniat *MS.*
88. 3 dilectum *spectatum*que deinde hos ipsos cotidie *D* : dele- aestimatumque h. i. c. d. *MS*... digni sunt quibus *D* : d. q. *MS.*
89. 2 quantum *D* : -ntam *MS.*
90. 6 minus ut *D* : m. <notos> ut *MS.*
92. 1 alterius altera *D* : -era -erius *MS*‖ 2 <tuum et> nostrum *D* : n. <in quem t.> *MS* ‖ 4 nam quod eos *D* : iam q. ei nos *MS.*
94. 2 principe *D* : -ipi *MS.*

De la traduction, nous ne dirons rien, sinon qu'elle résout souvent avec astuce les problèmes de compréhension posés parfois par la tradition manuscrite — par exemple, 81, 3, la lecture *(quidni ?)* — et que l'espagnol semble plus apte que le français à rendre la rondeur sonore du style emphatique de Pline.

On l'aura compris : c'est désormais dans cette édition qu'il faudra lire le *Panégyrique*.

Paul M. Martin.

Ruricio di Limoges, *Lettere*, a cura di Marino Neri : Pise, Edizioni ETS, 2009, 416 pages.

À défaut d'une édition et traduction françaises naguère prévues dans la CUF, mais qui n'ont malheureusement jamais pu voir le jour, tous ceux qui lisent l'italien peuvent désormais aborder la correspondance de Rurice, grand aristocrate aquitain élu évêque de Limoges vers 485, dans la belle édition traduite, et surtout très richement commentée (225 pages en petit corps !) de Marino Neri, docteur de l'université de Macerata. Une brève introduction de 12 pages présente l'auteur, issu de la prestigieuse *gens Anicia*, lié aux *Auiti* et à Sidoine Apollinaire, converti à l'ascétisme (à la fin des années 470), mort après 506, et qui exerça son ministère épiscopal dans des années bien troubles pour l'Aquitaine. Puis M. N. passe à la correspondance, transmise par un unique manuscrit datable des environs de 800 (*Sangallensis* 190), et caractérisée par une recherche stylistique qui, comme souvent dans l'aristocratie gauloise de cette époque, entend occulter la menace barbare et préserver l'héritage romain. Les activités « mondaines » semblent, de fait, l'emporter nettement sur les préoccupations théologiques chez notre évêque. M. N. s'interroge alors sur les rapports de Rurice avec les élites wisigothiques et sur l'image de l'auteur qui ressort de ces lettres : on y voit un pasteur zélé et un bon administrateur, qui nous livre des informations précieuses sur les problèmes de son temps — non sans une indéniable « pédanterie scolaire », qu'il eût cependant fallu analyser en plus d'une seule page. On eût aussi souhaité une brève étude sur l'insertion de Rurice dans les usages de la correspondance tardo-antique. Enfin, en 4 pages, M. N. évoque les jugements souvent sévères portés sur l'auteur par la critique, pour se livrer à une réhabilitation mesurée, qui sonne assez juste et offre de rapides considérations stylistiques (p. 18), ainsi que quelques lignes sur l'influence des auteurs chrétiens.

On l'aura compris : cette introduction pouvait être étoffée. En revanche, on goûtera bien plus pleinement, après une note critique signalant 19 lieux variants par rapport à l'édition de R. Demeulenaere (Turnhout, 1985), l'intérêt de la traduction de M. N. (p. 24-159) pour aborder ce texte parfois redoutable — une traduction qui entend épouser le plus fidèlement possible le latin (p. 21), et qui y parvient indiscutablement d'après les quelques sondages opérés. On notera aussi la commodité que présente pour le lecteur l'adoption par l'éditeur, en latin comme en italien, de l'italique pour signaler les emprunts à l'Écriture, naturellement plus fréquents, chez cet épistolier chrétien « mondain », dans les lettres du second livre destinées à des ecclésiastiques. — Les notes qui suivent le texte et sa traduction sont d'une richesse extrême, parfois peut-être excessive : telles d'entre elles, surtout au début, semblent résulter, par scrupule académique de doctorant consciencieux, d'un déversement de « fiches », par exemple sur l'évêque *patronus* ou le Christ *medicus* dans les p. 161-169 ; mais l'information se décante ensuite, et jamais le recenseur n'est-il du moins resté sur sa faim en recherchant un éclaircissement sur les points obscurs — qui ne manquent certes pas ! Ecdotique et stylistique, langue et rythme, histoire et géographie, *realia* et théologie : l'information est complète et riche, comme le manifestent *in fine* 22 pages serrées de bibliographie, sans doute à peu près exhaustive et très à jour, où l'on regrettera simplement, surtout de la part d'une érudition transalpine naguère encore très à l'aise en ce domaine, un nombre certain d'erreurs de français. Un très utile *Index nominum* des personnages cités achève de faire de ce gros livre un instrument de travail indispensable non seulement pour l'étude de Rurice *ipsissimus*, qui n'occupe pas la multitude, si attachant soit-il parfois, mais pour celle de l'épistolographie latine tardive et chrétienne et

pour l'histoire des élites tardo-antiques en des temps « barbares ». Il faut en savoir gré à son auteur.

Vincent Zarini.

La storia di Apollonio, re di Tiro. Introduzione, testo critico e note, a cura di Giovanni Garbugino (Collection « Studi e ricerche », n° 90) : Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2010, 164 pages.

Après avoir été longtemps méprisée et négligée — qu'il suffise de rappeler, pour les lecteurs francophones, qu'elle ne fait même pas partie des *Romans grecs et latins* traduits par P. Grimal dans la « Bibliothèque de la Pléiade » — l'*Histoire du roi Apollonius de Tyr* fait l'objet aujourd'hui d'un extraordinaire regain d'intérêt, au point que cette édition critique est la quatrième en moins de trente ans (les trois précédentes étant dues à D. Tsitsikli en 1981, G.A.A. Kortekaas en 1984 et 2004, et G. Schmeling en 1988) ; la traduction française d'É. Wolff, en 1996, s'inscrit dans la même tendance.

Il est vrai que ce texte surprenant a de quoi susciter l'attention des chercheurs. Comme le rappelle G. Garbugino dans son introduction, il se distingue à la fois des romans grecs (notamment par l'absence de passion amoureuse et la présence obsédante du thème de l'inceste) et des romans latins (les conventions romanesques sont reprises fidèlement, sans l'ironie qui caractérise le *Satyricon* et les *Métamorphoses*). Le texte latin que nous avons conservé date probablement du v^e^ ou du vi^e^ s., à partir d'un original grec écrit au iii^e^ s. L'ouvrage connut ensuite de nombreuses adaptations, à la fois en latin et dans les langues vernaculaires, depuis les *Gesta Apollonii* au x^e^ s. jusqu'à *Pericles, Prince of Tyre* de Shakespeare.

La tradition manuscrite est très complexe : on peut repérer deux recensions principales (RA et RB), mais il faut leur ajouter cinq recensions mixtes qui contaminent, à des degrés divers, RA et RB. Les relations entre RA et RB ont fait l'objet de multiples débats. Au risque d'être caricatural, et en gommant les multiples nuances entre les différentes hypothèses, on peut répartir les spécialistes en deux écoles : ceux qui pensent, à la suite du premier philologue à avoir proposé une édition critique, A. Riese (1871 et surtout 2^e^ éd. 1893), que RB est une version révisée de RA ; et ceux qui considèrent, comme E. Klebs (1899), que RA et RB sont indépendantes, dérivant toutes deux d'un texte perdu. G.A.A. Kortekaas se situe plutôt dans la lignée d'A. Riese, et G. Schmeling, dans celle d'E. Klebs. Mais la principale différence entre G.A.A. Kortekaas et G. Schmeling vient de leurs choix éditoriaux : le premier reproduit fidèlement le *codex optimus* de chaque recension, au risque d'éditer un texte parfois difficile à comprendre, tandis que le second multiplie les conjectures de manière parfois arbitraire.

G. Garbugino, pour sa part, est dans la filiation d'E. Klebs : il montre que l'apport de RB est indispensable pour avoir une idée de ce à quoi pouvait ressembler le texte original. En effet, parmi les passages spécifiques à RB, on peut reconnaître certains *topoi* caractéristiques des romans grecs et qui remontent donc probablement à l'original grec (RB 50 et 51) ; dans RB (c. 25) Lucine est présentée, à juste titre, comme la déesse des accouchements, alors que RA en fait le nom de la femme d'Apollonius ; RB est aussi la seule recension à donner le nom d'Amiantus (c. 33 et 35), or ce nom est « parlant » en grec (ἀμίαντος, « pur, immaculé »), désignant par antiphrase le *uillicus puellarum* dans le lupanar où a été conduite Tarsia. Sur ce point, la démonstration de G. Garbugino est convaincante.

Ses choix éditoriaux sont eux aussi pertinents : entre l'extrême conservatisme de G.A.A. Kortekaas et le non moins extrême interventionnisme de G. Schme-

LING, le nouvel éditeur essaie d'adopter une voie moyenne, bien qu'il accepte un assez grand nombre de conjectures indiquées par ses devanciers. Lui-même en propose de nouvelles, mais elles sont rares : dans RA (c. 24) la forme *proficiscere* est séduisante ; l'athétisation de *contra uoluntatem* dans RA (c. 40) est peut-être excessive (une redondance de la part de l'auteur est toujours possible) ; la conjecture de RA, 42 (*ripae... profundae*) est un peu risquée, mais elle est intéressante ; et dans RA (c. 47, l. 19), l'addition d'*educauit*, d'après RB, est convaincante — dans RA, 47, l. 24, c'est à tort que G. GARBUGINO s'attribue l'addition de *ingentem in prora nauis*, car elle a déjà été proposée par G. SCHMELING ; même remarque pour la forme *Tarsum* dans RA (48, l. 12).

Les spécialistes continueront sans aucun doute à débattre sur telle ou telle leçon, et il est probablement vain de prétendre éditer un texte définitif de l'*Histoire du roi Apollonius de Tyr*. Mais au moins les lecteurs de ce roman pourront échapper au choix, presque idéologique, qui leur était imposé entre les deux éditions opposées de G.A.A. KORTEKAAS et de G. SCHMELING. Celle de G. GARBUGINO fera désormais référence.

Jacques ELFASSI.

CASSIODORO SENATORE, *Complexiones in epistulis Pauli apostoli*, a cura di Paolo GATTI (Collection « Labirinti », n° 123) : Trente, Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Studi Letterari, Linguistici e Filologici, 2009, 89 pages.

On aurait tort de mesurer l'importance de cet ouvrage à l'aune du nombre de ses pages : Paolo GATTI nous offre en effet dans cet opuscule — qui constitue, comme il le signale à la p. 13 de sa riche et dense introduction, l'amorce d'un projet qui entend publier l'intégralité d'un corpus qui est l'avant-dernière œuvre de Cassiodore — une nouvelle édition d'un ensemble de textes fort intéressants qu'on désigne également sous le titre complet de *Complexiones in Epistulis apostolorum et Actibus apostolorum et Apocalypsi*. La nouvelle édition est fondée sur l'unique manuscrit existant (Vérone, Biblioteca Capitolare, XXXIX), comportant 110 folios, datable de la fin du VI^e^ ou du début du VII^e^ s., dont l'origine (Vivarium ?) est encore débattue (voir p. 10-11) et qui a été endommagé par une inondation au XVI^e^ siècle. Depuis l'édition princeps, due à Maffei en 1721, les textes ont été réédités jusqu'à l'édition de Paul Francis DONELIN (1970), qui n'avait toutefois pu avoir accès au manuscrit lui-même, et à celle de Roger GRYSON (2003), qui, lui, s'était chargé de l'édition de la partie traitant de l'Apocalypse (voir p. 13).

Il convient ici de souligner d'emblée l'honnêteté intellectuelle avec laquelle l'éditeur a choisi d'aborder son travail : soucieux de toujours signaler ce qu'il doit à ses devanciers, conscient également des améliorations de lecture possibles qu'il a, de fait, apportées çà et là, P. GATTI permet au lecteur de découvrir à nouveau une œuvre qui était vraisemblablement destinée aux moines de Vivarium et souhaitait leur proposer, en condensation (*complexio*), un accès au contenu subtil de tous les livres néo-testamentaires, les Évangiles exceptés, sans pour autant ne leur fournir que de simples résumés.

Les scrupules énoncés par Cassiodore dans sa préface, ses craintes de ne pas suffisamment respecter les Écritures saintes semblent avoir trouvé, par-delà les siècles, un écho dans le souci explicité par l'éditeur de ne point dénaturer le contenu du manuscrit. Mais Cassiodore et son éditeur peuvent être rassurés : leurs efforts ne sauraient qu'être loués par leurs lecteurs !

Cet ouvrage pourra donc être grandement profitable aux chercheurs qui s'intéressent à l'histoire de l'exégèse, mais aussi aux tardo- et médio-latinistes, comme aux étudiants historiens ou philologues.

C. Veyrard-Cosme.

The Cosmography of Aethicus Ister. Edition, translation, and commentary by Michael W. Herren (Collection « Publications of the Journal of Medieval Latin », n° 8) : Turnhout, Brepols, 2011, cxix et 360 pages.

Après avoir, pendant plus de deux décennies, effectué des recherches et publié de nombreux travaux sur la *Cosmographie* alto-médiévale de « Aethicus Ister », M. W. Herren donne en 2011, comme une sorte de couronnement, son édition de ce texte confidentiel, mais à tout point de vue très intéressant. Composée dans la première partie du viii^e^ s., la *Cosmographie* a été copiée pendant le Moyen Âge et la Renaissance, mais est demeurée peu connue des spécialistes modernes, même des médiévistes, et n'a guère fait l'objet que de travaux en allemand. Dans ses *Prolegomena* (p. vii), M. Herren salue l'édition de O. Prinz (MGH, 1993) qu'il avait d'abord, à sa parution, nettement critiquée. Il la prend comme base de son travail, sauf pour la traduction, qu'il revendique comme tout à fait personnelle ; il s'agit de la première traduction complète dans une langue moderne.

Une introduction d'une centaine de pages, après avoir dressé l'état de la question (p. xi-xvi), commence par examiner (p. xvi-xx) la structure narrative originale et les caractéristiques littéraires de la *Cosmographie* ; cette « literary forgery » (p. xviii), l'une des plus étonnantes du Moyen Âge et qui n'a pas été démasquée avant le xix^e^ siècle, n'hésite pas à recourir à l'anachronisme, à citer des auteurs et des œuvres qui n'existent pas, aussi bien dans le monde païen que dans le monde chrétien, parlant par exemple d'un Argyppus qui n'est sans doute qu'un Chrysippe dévalué en argent. Le genre lui-même auquel appartient la *Cosmographie* fait difficulté ; il faut parler plutôt d'un mélange des genres, cosmographie, roman philosophique (« Aethicus » rappelle Apollonios et Anacharsis), prosimètre (Dronke 1994, cité p. xv, n. 17, puis p. xix) dont la versification n'appartient à aucune catégorie connue. Il ne s'agit pas seulement d'un périple d'exploration, mais c'est le voyage d'un philosophe, qui examine et qui juge. Quel est le contenu ? (p. xx-xxxiii) Après les premiers chapitres qui comportent une cosmographie chrétienne intégrant la terre, le ciel et l'enfer, le § 24 marque le début des voyages, dont le premier (vers l'Ouest, le Nord, et les régions inconnues de l'Est) va jusqu'au § 104 (avec, au § 100, une théorie de l'origine des volcans qui est à remarquer : on quitte ici le domaine de la fantaisie) ; le second concerne le Sud et les régions de l'Est connues par la Bible ou par la légende d'Alexandre. Toutes les affirmations d'Aethicus sont contrôlées par son supposé éditeur, qui se fait passer pour saint Jérôme, et qui se repose sur sa propre expérience et sur ses propres lectures érudites (auxquelles, à l'occasion, il renvoie le lecteur) pour, apparemment, interdire au philosophe-explorateur scythe de sombrer impunément dans la fantaisie. C'est dire qu'il intervient au fil du texte, jugeant celui-ci en bien ou en mal. Auprès du lecteur, il cherche à faire distinguer « Aethicus » de lui-même « Jérôme », en différenciant les styles dans le texte, suivant que tel passage est réputé être de l'un ou de l'autre. Il joue avec le temps en le télescopant : son « Jérôme » (et sous l'appellation de *Hieronymus presbyter*, il ne faut pas entendre un prêtre inconnu du nom de Jérôme, mais bien le Père de l'Église lui-même, comme le montrent des allusions, par exemple, à son rêve de la *Lettre* 22 ou à Donat comme son maître,

voire à ses propres écrits contre les hérétiques) remarque la résurgence de l'hérésie istrienne alors que ce schisme se développa seulement au VI^e^ s. ; « Aethicus » pour sa part, censé avoir vécu avant notre ère, aurait fabriqué des navires munis d'ouvertures permettant de lancer du feu (§ 95), ce qui n'est pas attesté avant les années 670.

Le voyageur, parti de Taprobane, visite l'Adriatique, puis l'Espagne du Sud, remonte dans les îles Britanniques, et poursuit une périégèse dont il n'est pas possible de suivre ici toutes les étapes. Qu'il suffise d'indiquer que chaque zone visitée est aussi décrite dans ses caractéristiques les plus notables ; ainsi la Macédoine (§ 82a-84b) est-elle mise en rapport avec Alexandre, qui devient une grande figure de la *Cosmographie*. Mais la région des Balkans (§ 101-103) paraît tenir particulièrement à cœur à l'imaginaire philosophe. On le verra enfin en Asie, sur le Gange, chez les Parthes, en Arabie, Égypte et Libye... Un tel foisonnement appelle l'examen des sources de la *Cosmographie* (p. XXXIII-LV). M. W. HERREN dresse une liste dans laquelle il faut souligner, en ce qui concerne les auteurs cités littéralement, Orose et Isidore (*Étymologies*, véritablement source première, dont la présence est partout ; mais aussi *Sententiae*), et le *Liber historiae Francorum* ; en ce qui concerne les auteurs dont la *Cosmographie* reprend quelques éléments, les *Lettres* de Jérôme, Servius sur l'*Énéide* ; il y a également des allusions plus ou moins nettes à Virgile lui-même, à Macrobe, au *Liber monstrorum* de « Lucain » ; et la « matière d'Alexandre » remonte à Julius Valerius et à l'*Epistola Alexandri ad Aristotelem*. D'autres sources encore sont savamment débusquées par M. W. HERREN (Darès, Dictys, les glossaires...). Mais finalement, il semble que le nombre des livres utilisés par le pseudo-Jérôme soit assez peu élevé. Quant à la date de la *Cosmographie* (question examinée p. LV-LXI), le plus vraisemblable est « *paulo post* 727 », conclut l'éditeur ; le milieu dans lequel l'ouvrage fut composé (p. LXI-LXXIII) pourrait être centré sur le Sud de l'Angleterre, avec peut-être un séjour de l'auteur en Irlande et — hypothèse actuellement impossible à prouver — l'achèvement de son livre à Bobbio. Cet auteur (p. LXXIII-LXXVIII) n'a rien de bien original : formé dans un centre monastique occidental quoique vraisemblablement d'origine balkanique, voyageant avec une grande liberté, écrivant son livre en plusieurs étapes, il ne laisse guère reconstituer sa biographie, sinon par l'établissement d'une « fourchette » approximative 650-740 dans laquelle se place la douloureuse évocation d'un raid sur les Balkans, mené par les empereurs byzantins (celui de 658 ?), et dans lequel sa famille aurait été réduite en esclavage. Enfin, M. W. HERREN consacre une vingtaine de pages (p. LXXVIII-C) précises et détaillées au latin du pseudo-Jérôme, pages dans lesquelles les linguistes pourront puiser une documentation exhaustive et des quantités de renseignements. On apprend encore (p. C-CXIII) que le texte a été conservé dans deux versions, une longue et une courte (son abrégé) qui n'en donne que le premier tiers ; après avoir présenté les manuscrits, l'éditeur donne une liste commode (mais non exhaustive) des différences entre le texte qu'il édite et celui de l'édition PRINZ.

Venons-en donc au texte, avec sa traduction anglaise et son commentaire. Les trois parties distinguées dans la *Cosmographie* sont traitées successivement et distinctement, c'est-à-dire que l'on trouve d'abord (p. 2-103) tout ce qui concerne la première partie (description de l'univers et de sa création, jusqu'au § 43 inclus), à savoir texte latin sur la page de gauche et traduction sur la page de droite (p. 2-55), puis (p. 56-103) notes et commentaire ; après cela vient la deuxième partie (p. 104-124) constituée des § 44-57 (texte et traduction aux p. 104-113 ; puis commentaire, p. 114-124) ; enfin la troisième partie (§ 58a-113) occupe les p. 126-321 (dont, pour le commentaire, p. 218-321). Cette disposition ne rend pas la lecture très facile ; on est obligé à une navigation malaisée dans laquelle on risque souvent de se perdre.

Même l'apparat critique est distillé à la fin de chaque paragraphe du texte latin au lieu d'être regroupé en bas de page. Le recenseur n'a pas trouvé tout cela très commode et avoue avoir rêvé à des notes infrapaginales, contraint qu'il était d'effectuer de laborieux allers-retours entre la page de traduction et la page correspondante des notes (d'ailleurs indiquée par les hauts de page ; mais cela ne supprime pas tout embarras).

Il y a donc 27 pages de latin pour la première partie, immédiatement suivies de cinquante pages de commentaire. La deuxième partie occupe cinq pages de latin et est commentée en onze pages. La troisième partie est la plus longue puisqu'elle occupe 45 pages de texte latin équipées d'une centaine de pages de commentaire. Ces chiffres un peu indigestes ne sont fournis ici que pour faire ressortir la dimension érudite de l'ouvrage : en moyenne, il y a deux pages de notes pour une page de texte. C'est dire que rien n'a été laissé au hasard et que le commentaire aborde absolument tous les problèmes : linguistiques bien sûr (une grande attention est portée aux innombrables formes à première vue étranges du latin tardif qui est celui du texte), mais aussi de sources (avec le poids considérable des *Étymologies* d'Isidore de Séville, et notamment du livre XIV sur la géographie), de rapprochements, etc.

La bibliographie se trouve aux p. 323-337. Les manuscrits de la *Cosmographie* sont présentés aux p. 339-340 (p. 339, supprimer l'interligne entre « London, British Library » et « Harley 647 »). Un *Index uocum rariorum* (p. 341-347) et un *Index nominum propriorum* (p. 348-357) terminent le volume, juste avant une page et demie d'*addenda et corrigenda* qui témoignent une dernière fois du souci de perfection de l'auteur (et qui sont d'ailleurs des *addenda* bien plus que des *corrigenda*). Les fautes de typographie sont en nombre extrêmement restreint : p. VII, l. 5 d'en bas, lire « passages », non pas « passsages » ; p. XVI, l. 9, lire « presbyter », non pas « prebyster » ; p. LXX, l. 2 d'en bas, lire « sibylline », non pas « sybilline » ; p. 126, l. 1 (titre), lire « ARTIVM », non pas « ARTIVUM ».

L'auteur de cette recension avoue avec ingénuité que, jusqu'à présent, il ne connaissait pas cette *Cosmographie* et qu'il n'avait pas eu l'occasion de lire la moindre des « four dozen studies » recensées par M. W. Herren (p. XII en bas). Il peut le dire maintenant : il faut lire « Éthicus », dans cette belle édition remarquable à tout point de vue, pour découvrir un périégète virtuel dont le nom imaginaire (avec des graphies *Eth-* ou *Aeth-*) que lui impose son non moins imaginaire éditeur ne peut être dû au hasard. La *subscriptio* finale, dans la tradition manuscrite (voir p. 216), y insiste : *ab eo enim ethica philosophia a reliquis sapientibus originem traxit*. Au-delà du documentaire, du folklorique et des *mirabilia*, c'est bien les *mores* qui sont au cœur de l'ouvrage : l'itinéraire du Philosophe — ou du Moraliste — d'Istrie lui a permis d'observer les comportements de divers peuples sauvages et aussi de nombreux monstres, repoussoir plusieurs fois évoqué, pour donner à son lecteur des repères et des critères d'humanité.

Jean-Yves Guillaumin.

Aelii Antonii Nebrissensis grammatici, *Opera*, t. 8 : *Comentario al* Carmen Paschale *y a dos himnos de Sedulio*. Introducción, edición crítica y traducción de Valeriano Yarza Urquiola : Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca, 2011, 528 pages.

Ce livre propose une édition critique, accompagnée d'une traduction espagnole, du commentaire de l'humaniste Antonio de Nebrija (v. 1444-1522) au *Carmen Paschale* et aux deux hymnes de Sédulius (première moitié du v^{e} s.).

L'introduction étudie rapidement l'œuvre de Sédulius et le commentaire de Nebrija, puis, plus en détail, la tradition imprimée des deux auteurs. Nebrija s'est servi de toutes les éditions de Sédulius qui existaient à son époque, notamment celles de Juan Sobrarias (Saragosse, 1500) et d'Alde Manuce (Venise, 1501). Quant au commentaire lui-même, il a fait l'objet de quatorze éditions parues entre 1509 et 1553, dont neuf du vivant de l'auteur, preuve de son succès ; les deux principales sont l'édition *princeps* (Arnao Guillén de Brocar, Logroño, 1509), dont dépendent toutes les autres, et la dernière parue du vivant de Nebrija, qui corrige un grand nombre de coquilles encore présentes dans les éditions antérieures (à nouveau Brocar, Tolède, 1520).

Toutefois, l'éditeur actuel doit collationner toutes les éditions, y compris celles qui sont parues après la mort de l'auteur, car elles peuvent avoir corrigé certaines coquilles qui s'étaient maintenues. En effet, la difficulté de ce genre de travail vient de ce que chaque édition apporte à la fois de nouvelles erreurs et des corrections par rapport aux éditions précédentes. D'autre part, la frontière entre coquille et variation graphique ou morphologique n'est pas toujours claire : par exemple, il est difficile de savoir si la forme d'ablatif *senile* (l. 400) est une coquille ou un solécisme de Nebrija (même les meilleurs latinistes en commettent) ; V. Yarza Urquiola a choisi de rejeter la forme *senile*, pourtant présente dans l'édition *princeps*, et il faut probablement lui donner raison, car la correction *senili* se trouve déjà dans les éditions les plus récentes. Quoi qu'il en soit, éditer un texte transmis sous forme imprimée constitue donc un véritable travail ecdotique, et il est important d'insister sur ce point, car les lecteurs de la *REL*, habitués, pour la plupart, aux éditions critiques fondées sur des manuscrits médiévaux, risquent de ne pas en avoir conscience.

En l'occurrence, V. Yarza Urquiola s'est très bien acquitté de sa tâche. Il affirme (p. 58) qu'il a très peu recouru à la conjecture, mais il a proposé au moins trente-six corrections. La plupart concernent les références aux textes anciens ou à la Bible, quand elles sont manifestement erronées. Par exemple, à la l. 200-201, *Vergilius IV Georgicorum* est corrigé en *Vergilius II Georgicorum*, car le passage cité est extrait de *Georg.* II, 382-383. D'autres corrections sont plus importantes, et dans l'ensemble elles emportent l'adhésion : à la l. 2437, la conjecture *passiue reductionem* (là où le texte des éditions a *passionem*, incompréhensible) est particulièrement remarquable. Certes, on peut se demander si les erreurs des éditions sont dues seulement à des bévues dans l'édition *princeps*, reprises sans discernement par toutes les autres, ou si elles ne sont pas dues à Nebrija lui-même — nul n'est infaillible. Mais dans le doute, il n'y avait que deux choix possibles : ou bien reproduire systématiquement le texte unanime des éditions, même lorsqu'il est évidemment fautif — et, dans ce cas, indiquer les corrections en note — ou bien corriger le texte et indiquer les leçons des éditions dans l'apparat. C'est ce dernier parti qu'a adopté V. Yarza Urquiola, et il l'a suivi de manière cohérente, ce dont on ne peut que le féliciter.

Dans quelques rares cas, néanmoins, ses interventions peuvent être contestées. Par exemple, quand il corrige le texte biblique des éditions pour le conformer à celui de la Vulgate clémentine (l. 836 et 1305), ce choix est sans doute défendable, mais une explication aurait été utile : que sait-on du texte biblique de Nebrija ?

À six reprises (l. 511, 1905, 2275, 2499, 2959 et 3115), V. Yarza Urquiola modifie le texte du lemme pour le conformer à celui de Sédulius. Aux l. 2275 et 3115, les rectifications semblent incontestables : *afferre* et *sine* sont très probablement des coquilles pour *afferri* et *fine*. Dans deux autres cas (l. 1905 et 2499), la correction de V. Yarza Urquiola est confortée par l'accord des éditions anciennes de Sédulius : celles de Sobrarias, Manuce et Nebrija lui-même (voir introduc-

tion p. 54, à propos de la variante *uescier* / *pascier* de la l. 1905 = Sédulius, *CP* III, 250).

Deux corrections, en revanche, sont problématiques. À la l. 511, V. Yarza Urquiola corrige *in plumis* en *in pluuiis*. Or, si la leçon *pluuiis* est conforme au texte de Sédulius (*CP* I, 151) édité par Manuce, *plumis* se trouve dans l'autre édition du *Carmen Paschale* consultée par Nebrija, celle de Sobrarias. D'autre part et surtout, le commentaire de Nebrija, *ad coturnices refertur* (référence à Ex. 16, 13), oblige à garder la leçon *plumis*. Le commentateur a préféré la variante *plumis* parce qu'il pensait que Sédulius distinguait clairement l'épisode de la manne (*in imbribus*) et celui des cailles (*in plumis*). On trouve un cas de figure semblable à la l. 2959 : V. Yarza Urquiola corrige *laborum* en *malorum*, mais cette dernière variante est attestée dans une seule édition ancienne de Sédulius (*CP* V, 169), celle de Sobrarias. Et le commentaire de Nebrija, qui évoque les *langores* et les *dolores*, semble renvoyer davantage aux *labores* qu'aux *mala* (bien que cet argument ne soit pas décisif, car *mala* peut signifier « malheurs »).

Ces quelques remarques critiques risquent de donner une mauvaise image de ce livre, ce qui serait injuste : il faut donc répéter que cette édition critique est d'une grande qualité, et en rendre grâces à l'éditeur.

Jacques Elfassi.

Jérôme Frascator, *La Syphilis ou le Mal français* (*Syphilis siue Morbus Gallicus*). Introd., texte, trad. et notes par Jacqueline Vons, avec la collaboration de Concetta Pennuto et Danielle Gourévitch, et le concours du Dr Jacques Chevallier (Collection « Les classiques de l'humanisme ») : Paris, Les Belles Lettres, 2011, ci et 168 pages.

Cette nouvelle édition de l'œuvre de Frascator s'ouvre sur une longue introduction d'une centaine de pages, remarquable par ses qualités de clarté et de synthèse. Dans une première partie, D. Gourévitch fait le point sur le nom de la maladie (« La syphilis, une maladie aux noms multiples ») : elle passe en revue, de manière systématique et en multipliant les références que lui offre son immense culture des textes médicaux, les noms « géographiques », destinés à attribuer la responsabilité du fléau au peuple voisin (d'abord « mal français » pour les Italiens et « mal napolitain » pour les Français, car apparu en Europe vers 1494, au moment de l'invasion de l'Italie par les armées de Charles VIII, puis « mal allemand » pour les Polonais, « mal polonais » pour les Russes, etc.) ; elle s'intéresse ensuite aux noms liés à l'origine sexuelle de la maladie, origine vite reconnue, qui en fait une « maladie-sanction » (p. xxi) de la folie amoureuse (une référence étonnante à un obscur tableau d'un musée de Rouen pour illustrer le *topos amans-amens*, alors qu'il eût été possible de convoquer toute la littérature morale et une bonne partie de la poésie latine, Lucrèce en tête...) : *morbus uenereus*, adjectif (sans doute inventé en 1527 par un médecin protestant de Rouen) qui apporte avec lui toutes les connotations moralement négatives liées à la notion de sexualité, lesquelles expliquent que, de *morbus*, on passe à *lues*, *tabes* ou *morbus foedus* ; enfin, D. Gourévitch évoque les noms liés aux symptômes de la maladie, plus fréquents en vernaculaire qu'en latin (variole / vérole, du nom des taches de couleur variable dont se couvre le corps du malade), avant de finir avec les noms, moins fréquents, « qui traduisent la peur et la répulsion » qu'inspire cette affection (p. xxviii), par comparaison ou analogie avec des animaux répugnants (*malus serpentinus*) ou en

liaison avec les parties du corps qu'elle affecte (*mentulagra*, *pudendagra*, *inguinagra*).

La deuxième partie de l'introduction, due à Concetta Pennuto et Jacqueline Vons, traite du poème et de son contexte (« Le médecin et son poème : la *Syphilis* de Frascator ») : brève biographie de l'auteur, médecin, philosophe et poète formé au *Studium* de Padoue, membre des Académies humanistes d'Italie ; genèse de la *Syphilis*, sans doute commencée au tout début du XVI^e^ siècle, publiée en 1530, après échanges de lettres entre Frascator et son ami Bembo.

Une troisième partie est intitulée « Un poème des temps modernes ». Jacqueline Vons s'y intéresse à cette œuvre d'abord en tant que poème héroïque : elle souligne que le titre *Syphilis* rappelle l'*Aeneis* ou la *Thebais* ; note la présence de plusieurs *topoi* épiques ; évoque les différences avec l'évocation de la peste d'Athènes chez Lucrèce ou de l'épidémie du Norique chez Virgile ; mentionne l'idée que la maladie, chez Frascator comme chez Homère, est vue comme châtiment divin. Elle analyse ensuite la *Syphilis* comme un poème didactique : Frascator se met en scène comme médecin instruisant son dédicataire et/ou son lecteur ; il évoque les causes de la maladie (en omettant curieusement les relations sexuelles, et en insistant essentiellement sur des étiologies naturelles imitées de Lucrèce et Hippocrate), en décrit les étapes, puis les moyens thérapeutiques à la disposition des médecins, sans grande originalité du reste (« panoplie mercurielle », bois de gaïac). Enfin, analysant le livre III, J. Vons voit dans la *Syphilis* un « poème du nouveau Monde » : dans ce troisième livre (dont Bembo ne voyait pas l'utilité), Frascator décrit une traversée de l'Océan vers le Nouveau Monde puis l'arrivée en Amérique, évoquée comme une terre paradisiaque d'abondance, où pousse notamment un bois appelé « Hyac » par les habitants ; le récit se fait alors fabuleux : les marins tuent des oiseaux consacrés à Apollon, qui se venge en les infectant d'une maladie, dont, apprennent-ils, les habitants du Nouveau Monde eux aussi souffrent, depuis la contamination d'un nommé Syphile ; ce troisième livre est aussi sous-tendu par une belle philosophie humaniste : il faut que les nouveaux arrivants fraternisent avec les habitants, pour pouvoir espérer se soigner grâce au fameux bois de gaïac.

La quatrième partie de l'introduction (J. Vons) est consacrée à « La fortune du texte » : admiré comme poète par Scaliger et Ronsard, Frascator doit surtout à ses éditeurs parisiens d'apparaître aussi comme un auteur de médecine, mais ce n'est qu'au XVII^e^ siècle que le mot « syphilis » devient à part entière le nom d'une maladie et non plus le titre d'une œuvre poétique ; les dernières pages de cette quatrième partie sont consacrées aux traductions françaises du poème (la première date de 1753 ; la dernière de 2009).

Une cinquième et dernière partie (C. Pennuto) fait le point sur la tradition éditoriale depuis l'édition *princeps* de 1530, et donne les principes d'édition de la présente édition.

La traduction, avec le texte latin en regard (apparat critique réduit ; pas d'apparat des sources, celles-ci figurant dans les notes), occupe les p. 1-85. Elle est en général de très bonne venue, malgré quelques imprécisions qui sont des broutilles (par exemple, v. I, 3-5, *qui…saeuijt* est plus vraisemblablement une proposition relative qu'une interrogative indirecte ; v. I, 30, l'idée d'inspiration divine apportée par le verbe *aspirare* est insuffisamment rendue). Mais on regrette le choix qui a été fait d'une traduction en prose plutôt qu'en stiques, qui aurait permis de rendre plus efficacement le caractère non seulement médical, mais aussi proprement poétique du texte de Frascator, pourtant manifestement bien pris en compte par l'éditrice (cf. p. 121). La traduction est suivie de 240 notes, qui explicitent les noms propres, les sources, indiquent les corrections souhaitées par Bembo (généralement

non suivies par Frascator) et donnent quelques jugements de Scaliger sur le style de Frascator.

Quatre annexes figurent en fin de volume : un bref glossaire des termes médicaux ; des lettres de Bembo sur la *Syphilis* (en italien) ; l'extrait des *Poetices libri septem* de Scaliger où figure le commentaire du savant agenais au poème de Frascator ; une notice (à l'intérêt incertain) sur Alain Fournier, un « syphilligraphe » du XIX^e^ siècle. L'ouvrage se clôt sur une bibliographie (classée de façon un peu étrange, et non dépourvue d'imprécisions ou d'erreurs : ainsi trouve-t-on le nom de Brigitte GAUVIN orthographié une fois [in] et une fois [ain]) d'une vingtaine de pages.

Cette nouvelle édition du poème de Frascator vaut surtout pour les éléments figurant dans l'introduction, stimulante et passionnante ; la traduction était pour sa part déjà disponible en français (GAUVIN, 2003 pour le livre III ; DUSSIN, 2009, pour l'ensemble) ; les notes sont en général assez ponctuelles et auraient mérité d'être développées davantage, sous forme d'un commentaire en bonne et due forme, ce qui n'a sans doute pas été possible faute de place.

Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE.

Jean SALMON MACRIN, *Hymnes (1537)*. Introd., texte, trad. et commentaire par Suzanne GUILLET-LABURTHE (Collection « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n^o^ 481) : Genève, Droz, 2010, 1132 pages.

Le gros volume ici recensé est le remaniement d'une thèse de presque 1400 pages soutenue le 20 octobre 2007 devant l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV). L'édition commentée est précédée d'une étude littéraire de plus de 250 pages qui replace le recueil des *Hymnes* de 1537 dans l'ensemble de l'œuvre de Salmon Macrin, dans son contexte culturel français et européen, à la fois vernaculaire et néolatin, et le situe par rapport à ses sources classiques, tardives, médiévales et néolatines italiennes. En quatre chapitres (I, présentation générale du recueil et de ses intentions ; II, ses dimensions religieuses ; III, ses dimensions politiques et épidictiques ; IV, son lyrisme familial), tous les problèmes que pose ce recueil, y compris chronologiques, sont abordés et les solutions proposées paraissent raisonnables. Un seul point me gêne, comme déjà lors de la soutenance : la tentative de rattacher ce recueil au genre de la silve (p. 54-64 et 302-304). P. Galand a, à juste titre, insisté sur l'importance du genre de la silve à la fin du XV^e^ et au début du XVI^e^ siècle. Mais, puisque ce genre est à la mode et clairement revendiqué dans de nombreux titres, est-il licite de vouloir lui rattacher des œuvres qui explicitement n'ont pas choisi ce titre ? On relève certes des tendances esthétiques communes à des poèmes que leurs auteurs rattachent à des genres différents, mais, plutôt que d'y supposer une influence toute-puissante de la silve, j'y vois des caractéristiques esthétiques communes à la période considérée, et l'on ne saurait assimiler à une silve toute poésie de circonstances, ni l'*impetus* au *calor subitus*.

Les principes d'édition posés dans le petit chapitre V sont sains et, de fait, le texte latin proposé est très satisfaisant, malgré quelques problèmes de ponctuation (isoler les vocatifs, par exemple en 1,42,21, p. 398), de majuscules ou quelques petites maladresses (harmonisation entre le texte et sa traduction), en particulier dans l'apparat : adopter les normes internationales *a. c.* / *p. c.* (par exemple p. 314 etc.) ; mais l'apparat de la pièce 6,20 (p. 968-974) est très bien rédigé. Le lecteur dispose d'un texte clair et parfaitement lisible, mais il y aurait encore quelques corrections à apporter. Ainsi, p. 868, en 5,21,21, il faut lire

pœniteat et p. 986, en 6,26,3, *maris* et non *mari* pour la métrique comme pour le sens, et la numérotation des vers de la pièce 1,11 (rondeau en phaléciens !) est erronée.

La traduction, en stiques non rythmés, aurait pu éviter certaines distorsions trop grandes : par exemple, l'asclépiade mineur de l'hymne 1,1 est rendu en stiques de 9 à 22 syllabes ; en 5,6,16 et 48 (p. 823) le premier adonique est traduit en dix syllabes et le second en deux seulement ; ou encore en 5,24,14 et 16 (p. 875) le premier hendécasyllabe phalécien compte plus de vingt syllabes alors que le second se limite à neuf syllabes en français. Il aurait aussi fallu éviter certaines coupures de stiques incompatibles avec le rythme de la phrase française : par exemple en 5,21,6-7 (« si tu ne/Nous prêtes...), en 6,34,6-7 (« ... au moins me/Nourrir ») ou 26-27 (« d'autre souci que/Les choses saintes »), p. 1019. On relève encore quelques maladresses ou inexactitudes comme la traduction d'*alma* en 1,8,12 (p. 292-293 *alma Ecclesia* « la vénérable/Église ») ou de *Princeps* en 1,26,29 (p. 350-351 « créateur »). Peut-on traduire *satrapas* par « mages » (p. 294-295, en 1,8,37) ? En 1,42,16 *leuis* ne signifie pas « légèrement », mais « en étant léger » (au sens moral et religieux). Mais c'est un mérite considérable que de donner la première traduction, qui s'efforce d'allier précision, fidélité et élégance avec des effets de mise en relief ou de rejet, d'un recueil qui compte près de 7 000 vers.

C'est un mérite encore plus considérable que de proposer, à la fin de chaque livre, un commentaire détaillé de chaque poème. Le texte est expliqué du point de vue ecdotique, grammatical, stylistique. Les allusions mythologiques, historiques, politiques ou religieuses sont décryptées. La prosopographie n'est pas négligée et le commentaire littéraire, avec l'identification des sources antiques, médio- et néolatines, est approfondi. Étant donné l'ampleur du travail, on peut toujours trouver à redire ou à ajouter. Pourquoi le poème 14 de Claudien, présenté p. 428, n'est-il pas explicitement analysé comme des fescennins puisque c'est de cela qu'il est question ? Peut-on qualifier de « poésie mariale néolatine » Marulle, *Hymni naturales* 1,2,23 ? On aurait pu noter que l'hymne sapphique 1,7 compte le même nombre de vers que l'hymne 8 du *Cathemerinon* de Prudence écrite dans le même mètre. Certaines références internes sont inexactes (e. g. p. 158, n. 346 : il faut renvoyer à la p. 94 et non à la p. 62). Mais il serait mesquin, devant un travail d'une telle ampleur, de multiplier des broutilles de ce genre.

La bibliographie est très riche (37 pages). Présentée de façon très (peut-être trop) analytique, elle distingue trois sections (œuvres de Macrin, sources primaires, sources secondaires) de respectivement trois rubriques comportant de trois à huit sous-sections chacune, elles-mêmes encore subdivisées. Cet excès de classification entraîne des inconvénients : ainsi, l'édition d'Ausone utilisée se trouve dans les sources grecques et romaines, mais il faut chercher l'édition de la *Precatio matutina* du même poète, avec un commentaire humaniste, dans la section « sources chrétiennes ». Pour les auteurs classiques, on a trop favorisé les éditions françaises sans prendre en compte les éditions critiques étrangères parfois meilleures. Un certain toilettage aurait été nécessaire : pour un livre publié en 2010, on rencontre trop souvent des indications du genre : « à paraître en 2007 ». Mais cette bibliographie a le grand mérite d'intégrer les éditions anciennes avec leurs localisations, par exemple pour les recueils et anthologies de poèmes de Macrin (p. 1073-1075).

Ce beau volume est enrichi d'un *Conspectus metrorum* fort utile pour un recueil polymétrique (mais j'y ai relevé quelques erreurs), ainsi que d'un gros *Index nominum*, qui comprend les noms d'auteurs de l'antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance, ainsi que les noms des personnages historiques, mythologiques ou bibliques cités par Macrin. Espérons qu'une telle somme contribuera à faire

connaître Jean Salmon Macrin au-delà du cercle (trop étroit) des néolatinistes francisants et des seiziémistes français !

Jean-Louis CHARLET.

Pedro Pablo DE ACEVEDO, *Teatro escolar latino de siglo XVI : La obra de Pedro Pablo de Acevedo*, t. II : *Bellum virtutum et vitiorum*, *Metanoea*, *In festo Corporis Christi*, *Coena Regis*, *In sacramento Corporis Christi*, *Actio feriis sollemnibus Corporis Christi*, *Athanasia*. Introd., texte, trad. et notes sous la direction de Vicente PICÓN GARCÍA (Ediciones Clásicas) : Madrid, 2007, UAM, 689 pages.

Dix années après la publication du premier tome des œuvres théâtrales latines du Jésuite espagnol Pedro Pablo de Acevedo, ce t. II paraît bien venu. Le t. I présentait une tragédie, *Lucifer furens*, et trois comédies, *Occasio*, *Philautus*, *Charopus*. Celui-ci propose des textes conçus pour les collèges de Séville de 1558 à 1566. Chacun d'eux, dans ce volume collectif, est précédé d'une riche introduction qui prend en général l'ampleur d'une véritable analyse. L'édition (critique) s'appuie sur le manuscrit 9/2564 de la Colección de Cortes de la Real Academia de la Historia de Madrid, qui contient les œuvres dramatiques du Père de Acevedo. D'une grande fidélité, la traduction, en regard, met un matériau précieux à la disposition des historiens du théâtre « baroque » espagnol comme de ceux de la spiritualité tridentine. Un double système de notes, qui inclut l'apparat critique, permet de repérer les nombreux emprunts à un large matériau antique : Cicéron, Ovide, et bien entendu Plaute et Térence, qui fournissent à ces pièces leurs ressorts théâtraux essentiels (les amours diverses des jeunes gens, soumis à l'influence de leurs bons ou mauvais conseillers...) mais aussi les Psaumes et les Évangiles, dans le texte de la Vulgate. Ce matériau est relayé par la culture humaniste contemporaine avec d'abondantes citations d'Érasme, surtout à travers ses *Adages*, écho de l' « érasmisme espagnol » cher à M. BATAILLON...

Ces sept textes relèvent, globalement, du genre de la psychomachie. C'est d'abord *La guerra de las virtudes y los vicios* (*Bellum virtutum et vitiorum*) en cinq actes, éditée, traduite et annotée par VICENTE PICÓN GARCÍA et Antonio CASCÓN DORADO, pièce foisonnante où les entités morales des deux armées antagonistes se préparent longuement (Actes I à IV) à l'affrontement de l'Acte V, qui se démultiplie en une série de combats singuliers, Orgueil contre Humilité, Avarice contre Générosité... Puis une *Metanoea*, en cinq actes également, éditée et traduite (*Metanea*) par Ángel SIERRA DE CÓZAR, illustre, après un prologue en castillan, la lutte du Repentir contre un diable qui, aidé de *Cupido*, vient tenter les jeunes gens, que peut sauver le Repentir. Une brève pièce, étudiée par Vicente PICÓN GARCÍA, *In festo Corporis Christi* (*En la festividad del* Corpus Christi), dialogue suivi d'une série d'épigrammes vitupérant les péchés capitaux, introduit ensuite une *Coena Regis* (*La cena del rey*, invitation à la messe eucharistique) en cinq actes, également éditée par V. PICÓN GARCÍA. Un dialogue en l'honneur du Saint-Sacrement, *In Sacramento Corporis Christi* (*En el Sacramento del* Corpus Christi), traduit et commenté par Esperanza TORREGO SALCEDO, annonce enfin l'*Actio feriis sollemnibus Corporis Christi* (*Representación para las fiestas solemnes del* Corpus Christi), pièce en cinq scènes sur le Mystère de l'Eucharistie, également étudiée par ESPERANZA TORREGO SALCEDO, avant une *Athanasia* (*Atanasia*) en cinq actes, dans un latin entrecoupé de castillan (édition et traduction par Carmen GALLARDO MEDIAVILLA et Primitiva FLORES SANTAMARÍA), qui, sur le thème de la parabole du

fils prodigue, met en scène, peu avant leur mort précoce, deux cousins aux noms transparents, Theofilus, jeune homme vertueux, et Geofilus qui, à Athanasia, cette Immortalité à qui il était destiné, a préféré, pour sa perte, la mondaine Canitide.

L'œuvre d'Acevedo, parfaitement représentative du théâtre scolaire jésuite de l'Âge d'Or espagnol, fait l'objet depuis une trentaine d'années d'études sérieuses et mérite d'être éditée avec le soin dont elle est ici l'objet. Y sont combinées les évidentes nécessités du didactisme moral dont l'Ordre est comptable et celles de l'obligatoire mise en scène des dogmes promus par le Concile de Trente (dont les travaux s'achèvent en 1563), comme la Pénitence ou le Saint-Sacrement, mise en scène bien réelle puisque ces pièces — les commentateurs le montrent clairement dans l'ouvrage — sont destinées à la représentation. La fête jésuite, dans sa version scolaire et théâtrale, illustre également la symbiose bi-culturelle — antique et religieuse — des *litterae humaniores* qui fonde la *Renovatio litterarum* dont les Collèges — de l'Espagne à la province flandro-belge — constituent le *limes*. La production littéraire d'expression latine à laquelle sont astreints les plus brillants des professeurs, certes contrôlée par les autorités romaines de l'Ordre, garde cependant une spécificité — une couleur régionale ? — comme le souligne efficacement l'équipe qui, sous la direction de V. Picón García, a donné aux *lucubrationes* du P. Acevedo l'éclairage qu'elles méritent.

Jean-Yves Boriaud.

Histoire littéraire

Carl Deroux (dir.), *Studies in Latin Literature and Roman History XV* (Collection « Latomus », n° 323) : Bruxelles, Latomus, 2010, 528 pages.

Le recueil que publie Carl Deroux dans la collection Latomus comporte 25 contributions sur des thèmes extrêmement variés, dont le seul lien est qu'ils concernent des écrivains antiques, presque tous de langue latine. Elles couvrent un espace temporel très étendu, du IV^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au IV^e^ siècle de notre ère. Elles sont simplement classées par ordre chronologique.

Le plus ancien auteur traité est l'historien grec Timée, qui fut le premier à fournir un cadre chronologique à l'Histoire romaine. A. Kotey met en lumière les facteurs qui dictèrent la fixation des dates-clefs qui en constituent l'armature : le choix de la Chute de Troie comme point de départ et certains présupposés théoriques comme le renouvellement cyclique du temps (la « grande année »). Un schéma explique les duplications qui en résultent.

R. Moore pose la question de la présence féminine dans l'armée romaine. Une foule de femmes du commun gravitaient certainement autour des soldats ; nul n'en parle car ce n'était pas un problème. Seule la présence des femmes de l'élite, qui accompagnaient leurs maris choque les historiens. Mais leur indignation n'est qu'un effet de rhétorique ; les soldats eux-mêmes acceptaient qu'elles interviennent directement auprès d'eux. L'auteur analyse quelques exemples célèbres : Fulvia, Agrippine l'Aînée, Plancine. Le problème posé semble avoir été moins la transgression du code moral du statut matronal que le danger potentiel qu'elles présentaient sur le plan politique.

M. Williams remet en question la thèse d'E. Gruen qui, pour combattre la conception traditionnelle des Juifs victimes de persécutions, prétendait qu'à Rome